

VISITE A LA TRAPPE DE STAOUELI.

Au mois de mars dernier, je priai monseigneur l'évêque d'Alger de me permettre de l'accompagner à la Trappe. Nous partîmes, le matin, dans sa voiture ; à midi, le bon père Régis nous recevait à la porte. Avant de vous raconter tous les détails de cette visite, dont mon cœur a gardé un souvenir qui ne s'effacera pas, il est bon de résumer en quelques lignes l'histoire de cet ordre célèbre, que M. de Chateaubriand a choisi pour sujet de son dernier livre. La vie romanesque de l'abbé de Rancé devait séduire la brillante imagination de l'auteur de *Réné*. Il serait trop long d'en raconter tous les incidents ; je ne veux rappeler ici que l'épisode touchant qui donna lieu à la résurrection de la Trappe.

Jeune encore, l'abbé de Rancé, l'un des plus brillants seigneurs de son temps, avait aimé la duchesse de Montbazou, qui était aussi une des plus belles de cette cour de beauté dont les mains d'ivoire d'Anne d'Autriche tenaient le sceptre. C'était le temps où le poète Malherbe jetait les fleurs de ces belles stances sur la tombe de mademoiselle Dupérier :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin !

Au moment le plus inattendu, la mort vint surprendre madame de Montbazou sur son tabouret de duchesse. Frappé de cette mort comme d'un coup de foudre, Rancé vendit tous ses biens, les donna aux pauvres, et ayant ouvert le cercueil de madame de Montbazou, il emporta sa tête dans les solitudes de la Trappe. Il y inventa des observances si rigoureuses, qu'il fut obligé, comme l'a dit éloquentement Eugène

Pelletan, d'aller plaider à Rome, auprès du pape, la cause du pain et de l'eau. A son retour, il brûla tous les frères et charmants souvenirs de sa tendresse, et s'enfonça plus avant dans l'ascétisme et dans l'austérité. Mais il ne put jamais arracher de son cœur la pensée de celle qu'il avait tant aimée..... en mourant, il baisait encore une tête de mort qu'on a dit être celle de la duchesse de Montbazou.

Certes, celui qui eût vu dans cette Trappe, qui était presque un tombeau, cet homme, ou plutôt ce fantôme, sous son linceul de bure, aurait eu beaucoup de peine à reconnaître l'un des plus élégants gentilshommes de la cour de France. Quel contraste !... Ce justaucorps violet, cet habit couleur de biche, ces ruches de dentelles, ce luxe de plumes, de diamants, ce clinquant de broderies remplacés par une corde et un cilice ! Cette vie si brillante, si orageuse et si dissipée, s'éteignant misérablement dans l'ombre d'un cloître ! Il faut lire dans les auteurs contemporains avec quelle rudesse il disciplinait ce corps brisé par les veilles, l'abstinence et le travail !... Presque en sortant du berceau, il avait traduit les pages brûlantes de Théocrite ; au moment d'entrer dans la tombe, il traduisait les psaumes lugubres de Job. A la cour, il portait les cheveux longs et frisés ; à la Trappe, il se rasa la tête ! Lui qui allait en poste passer des thèses à la Sorbonne, il marchait pieds nus, ne mangeait que du pain noir et des racines, ne buvait que de l'eau et couchait sur la cendre. L'abbé de Rancé trouva néanmoins beaucoup de prosélytes et d'admirateurs. Poursuivés par ce besoin de solitude dont Dieu a mis le germe dans toutes les âmes, une

foule de jeunes hommes vinrent ensevelir au fond de la Trappe leurs ennuis et leurs dégoûts du monde. Aujourd'hui encore, malgré les révolutions qui ont dispersé tous les ordres monastiques et jeté à tous les vents du ciel la poussière de leurs couvents, on trouve des trappistes aux deux extrémités du monde, dans les steppes de l'Asie, dans les savanes de l'Amérique. Partout ils ont admirablement compris et réalisé la pensée de leur fondateur. Ils ne se sont point enfermés dans une cellule comme ces anciens moines qui n'avaient d'autre occupation que le jeûne et la discipline. Complètement détachés du monde, ils ont voulu cependant que leur retraite fût non-seulement utile à eux, mais utile à tous. En cela ils ont fait ce qu'avaient fait avant eux les Bénédictins, qui, dans le silence de leur cloître, trouvaient encore le temps de ressusciter la science et d'entasser ces prodigieuses compilations dont la moindre effrayerait aujourd'hui les plus hardis courages. Il y a cependant entre eux une différence qu'il est utile de constater : les Bénédictins avaient pris la plume, les trappistes ont pris la pioche ; les Bénédictins étaient des savants, les trappistes sont des laboureurs !...

Que mes jeunes lectrices veuillent bien me pardonner ces trop longues et trop sérieuses réflexions. Elles étaient nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre.

A peine eûmes-nous franchi le seuil de la Trappe, que tous les pères et tous les frères vinrent au-devant de nous. Ils étaient à peu près quatre-vingts, les pères vêtus de blanc, les frères de gris, tous la tête rasée, les pieds nus dans des sabots ou de gros souliers, les mains calleuses et la figure hâlée par le soleil. J'avais lu si souvent que les trappistes passaient leur vie à creuser leur tombe et ne s'abordaient qu'avec ces mots : « Frère, il faut mourir ! » que je fus tout d'abord surpris de l'air avenant et de la sérénité de leur figure, où perçait

même un éclair de gaieté. Il est vrai que monseigneur l'évêque d'Alger a tant d'esprit, et, ce qui vaut mieux, tant de cœur ; il est si bon, si tendre et si paternel, que chacune de ses visites est pour eux un jour de fête, et que dans leur vie monotone, ils marquent ce jour-là d'un caillou blanc, comme les anciens marquaient les jours heureux. Pendant que monseigneur leur donnait sa bénédiction épiscopale et leur disait à chacun quelques-unes de ces belles et bonnes paroles qu'il sait si bien trouver, j'examinai rapidement les lieux où se passait cette scène de famille ! Les bâtiments de la Trappe forment un carré parfait de cinquante mètres, avec une cour intérieure, autour de laquelle circule une galerie en arceaux qui est un peu égayée par un bassin d'eau et quelques petites plates-bandes. Devant la porte principale, je remarquai une grosse touffe de palmiers au milieu de laquelle s'élève comme dans une niche une statue de la Vierge. Ainsi, en arrivant, vous avez d'un côté, sur un banc de pierre, la figure sombre et silencieuse du frère hospitalier, et, à quelques pas de lui, dans un berceau de verdure, la figure douce et souriante de Notre-Dame de la Trappe. Ces deux figures forment un contraste charmant.

Notre première visite fut naturellement pour la chapelle. Ce jour-là, précisément, avait lieu une cérémonie touchante ; l'évêque devait confirmer trois Arabes. L'église est très-simple, mais d'une admirable propreté. Devant l'autel, à droite et à gauche, s'étendent des stalles de bois de chêne où se mettent les trappistes. Le supérieur occupait la première stalle. Il portait, en sa qualité d'abbé, une mitre sans ornements, une crosse de bois et une croix sur la poitrine. En dehors de l'église, il porte le même costume que les autres, mange à la même table, couche sur le même lit, et travaille comme le dernier des frères. J'aperçus dans un coin de la chapelle une petite niche dont l'ouverture

était grillée et couverte d'une gaze : c'est le seul endroit où les femmes soient admises. Elles ne peuvent, en aucun cas, pénétrer dans l'intérieur. Cette interdiction est générale d'ailleurs dans tous les établissements monastiques, et l'on se rappelle que madame la duchesse de Berry elle-même eut besoin d'une dispense spéciale pour visiter la grande chartreuse.

L'office terminé, tout le monde se rendit au réfectoire.

Une chose me frappa par-dessus tout. Les trappistes vont au réfectoire comme ils vont au dortoir, comme ils vont à l'église, alignés sur deux rangs, comme des statues, immobiles, mornes, silencieux, les mains croisées sur la poitrine et la tête inclinée vers la terre. Un d'eux sortit des rangs, vint s'agenouiller devant le Christ, et resta accroupi jusqu'à ce que le supérieur lui eût ordonné de se lever en frappant la table du manche de son couteau. Je me penchai vers le supérieur, qui venait de dire les Grâces, et je lui demandai ce que cela signifiait. Il me répondit que ce frère avait commis, dans la matinée, une faute grave. J'insistai pour connaître la nature de cette faute, et j'appris que ce criminel avait *violé la loi du silence*, et qu'il venait pour cela s'humilier devant Dieu !... J'étais confondu !... Nous allâmes nous asseoir à la table du milieu, sous un grand Christ en bois, le seul ornement de ces tristes murailles. Le supérieur prit place à notre côté. Les autres trappistes étaient assis autour de deux tables qui s'étendaient parallèlement le long du mur. On m'avait invité à partager la collation ; — c'est ainsi que les bons pères appellent leur repas ; — je ne pus me défendre d'un sentiment de terreur quand je vis apparaître devant moi l'écuelle d'étain qui contient leur soupe. Cette soupe est faite tout simplement d'eau et d'un peu de légumes, sans graisse ni beurre. J'avoue que le cœur me manqua et que je n'eus pas le courage d'y goûter, ce qui fit sourire mes voisins. Après la

soupe, on servit un plat de légumes, et ce fut tout. Voilà leur ordinaire de toute l'année. Les trappistes ne mangent jamais de viande et ne boivent que de l'eau. On parle des Spartiates, qui se contentaient d'un peu de brouet, ou des premiers Romains, qui ne mangeaient que des radis ; mais c'étaient des sybarites en comparaison des trappistes !

Vous pouvez frapper sans crainte à la Trappe à toute heure du jour et de la nuit ; la porte vous sera toujours ouverte ; vous aurez une place au foyer, une place à la table, un lit et une bonne figure d'hôte, comme chez tous les gens qui ont la simplicité du cœur. Après le déjeuner, les bons religieux nous montrèrent leurs écuries, leurs granges, leurs greniers, leurs terres en pleine culture, leur four à chaux, leur moulin, leur briqueterie, les arbres qu'ils ont plantés et qui ombragent déjà les tombeaux des frères qui sont morts ! Nous arrivâmes ainsi à la fin de la journée. A huit heures, tout le monde était couché. Ma dernière visite fut pour le dortoir. C'est une immense pièce avec une double rangée de cellules sans porte. Les lits se composent d'une planche sur laquelle les trappistes se couchent tout habillés, enveloppés seulement, pendant l'hiver, d'une mauvaise couverture. Telle est la vie que mènent ces hommes humbles et pauvres, que les calomnies du monde n'ont cependant pas épargnés !

Vers deux heures du matin, je fus réveillé par la cloche. Je me levai et me mis à la fenêtre. La lune éclairait d'une teinte jaune les arceaux de la cour. Je vis tout à coup les trappistes descendre à pas lents les escaliers et se diriger vers l'église. Je ne me rappelle pas avoir jamais assisté à un spectacle plus saisissant. Ces grandes ombres blanches et noires qui s'allongeaient sous les arcades ou se découpaient aux angles des piliers, me faisaient l'effet de fantômes. Tout à coup, dans ce silence que rien ne troublait, j'entendis un chœur

de voix pleines, sonores et harmonieuses : c'étaient les trappistes qui chantaient les louanges du Seigneur !

Un quart d'heure après, ils étaient tous dans les champs, la pioche à la main, ou attelant leur charrue.

Et quand on pense que tous les jours, à la même heure, pendant toute leur vie, ils s'asseoient à la même table frugale, se couchent sur le même lit de bois, et creusent le même sillon dans ces landes arides, dans ces marais pleins d'émanations meurtrières, on ne peut s'empêcher d'admirer la religion qui inspire de pareils dévouements, et de se prosterner devant le Dieu qui fait de tels miracles !

J'ai vécu tout un jour avec ces bons pères; je les ai surpris, pour ainsi dire, dans le déshabillé de leurs pensées et de leurs sentiments. Jamais je n'ai vu tant de bonté, tant de résignation, tant d'indulgence. Le travail n'a rendu rudes que leurs mains; leur cœur est resté simple et bon. Ils regardent avec étonnement, mais sans pitié et sans indignation, les plaisirs du monde auxquels le hasard les fait quelquefois assister. Ceci me rappelle un souvenir qu'il m'est doux de rappeler, et par lequel je terminerai ma lettre. Le 14 juin 1844, lorsque Alger alla, pour la première fois, célébrer à Sidi-Ferruch l'anniversaire du débarquement des Français, après la messe et le déjeuner, les dames se mirent à danser sur la pelouse de Torre-Chica. Monseigneur assistait, sans trop de sévérité, à ce spectacle mondain. Il se rappelait sans doute que Fénelon venait, après vêpres, voir danser les jeunes filles de son diocèse, et leur souriait de ce bon et angélique sourire où passait, pour ainsi dire, toute son âme. Il se rappelait ces belles paroles de l'archevêque de Cambrai à un curé qui se vantait d'avoir aboli la danse dans sa pa-

roisse : « Ne dansons pas, monsieur le curé, mais permettons à ces pauvres gens de danser. Pourquoi les empêcher d'oublier un moment qu'ils sont malheureux ? » Quelques trappistes entouraient l'évêque. Leur crâne, nu et rasé, se détachait d'une façon très-pittoresque sur le fond brillant du tableau, et leur capote grise produisait l'effet le plus original au milieu de ces fraîches toilettes. Ils étaient là, dans leur enveloppe de bure, comme une protestation vivante contre tous ces plaisirs que leur ordre leur faisait un devoir de mépriser. Les dames qu'emportait le tourbillon de la danse froissaient, en passant, avec leurs robes de soie, les rudes vêtements des trappistes. Mais nulle émotion n'altérait la morne sérénité de leur figure. Pendant que la musique militaire jouait les plus belles valse de Strauss, ils lisaient leur livre d'heures ou égrenaient leur chapelet. Après le bal, les trappistes remontèrent sur un char traîné par des bœufs qui les avaient amenés, à Sidi-Ferruch, et reprirent lentement la route de leur monastère.

Un seul resta à la fête : c'était le père F...., que j'avais autrefois connu dans le monde. Je raconterai peut-être quelque jour sa touchante et glorieuse histoire. Quand il partit, je l'accompagnai à une petite distance de Torre-Chica. Mais la *Chimère* allait lever l'ancre; je fus forcé de le quitter. « Je retourne vers le monde, lui dis-je en lui serrant la main; — et moi, je retourne vers Dieu, » me répondit-il avec son admirable sourire. Arrivé au pied de la petite tour qui domine la presqu'île, je me retournai, et je vis sa robe blanche qui traversait les bruyères et les broussailles de Staouéli !

Désiré LEGLISE.

BIBLIOGRAPHIE.

Conseils aux mères pour la première éducation du cœur, par mademoiselle Fanny Maréchal, ouvrage dédié à toutes les personnes qui s'occupent de l'enfance. 1 volume, chez A. Hermette, éditeur, rue Dauphine, 20.

Parmi vous, mesdemoiselles, il en est que la perte d'une mère laisse chargées du soin d'élever une jeune famille, il en est qui se destinent à l'instruction ; voici un petit livre dans lequel se trouvent de vraies et d'utiles observations sur la sainte mission qu'il leur faudra remplir.

« Après avoir beaucoup réfléchi, dit l'auteur, beaucoup observé, beaucoup suivi d'existences dans leur carrière heureuse et malheureuse, il m'a semblé que l'avenir des enfants était presque tout entier entre les mains de leurs parents et de leurs maîtres. Aussi, au lieu de m'adresser à l'enfance en lui contant quelques histoires morales, ce qu'on ne doit pas d'ailleurs dédaigner de faire, je juge plus utile de parler aux parents et aux maîtres eux-mêmes.

» Aimer son enfant, son jeune frère, son élève ; l'aimer, non pour soi, mais pour lui et pour la société, non pas seulement pour le présent, mais pour l'avenir, avoir la volonté de le préparer au bonheur en le préparant à la vertu, voilà le premier, le principal secret pour former le cœur de cet enfant, de ce frère, de cet élève ; il faut surtout croire à sa mission, il n'en est pas de plus utile, de plus élevée, de plus sacrée ; y manquer est plus qu'une faute dont on sera le premier puni, c'est un crime.... On nous raconte qu'en Angleterre un scélérat, accusé devant les juges, osa répondre : « Punissez mes parents, ils sont les » vrais coupables. »

» Il ne faut pas se dire que l'enfant est venu au monde avec tel ou tel défaut, telle ou telle bonne qualité ; que l'on ne saurait extirper le premier et que l'autre fructifiera d'elle seule. De même qu'il y a des méthodes pour l'amélioration des mauvais terrains, il y en a pour l'amélioration des natures ingrates en apparence. L'agriculteur peut aussi, par défaut de précautions, d'un sol fertile faire un sol infécond. Plus souvent encore il lui arrive de n'en pas utiliser toutes les ressources et de le laisser dévorer par les bruyères et les plantes sauvages. Jardiniers, cultivateurs d'un domaine donné par Dieu, il ne faut ni vous laisser séduire à l'aspect de quelques belles fleurs que cette terre produit d'elle-même, ni vous laisser décourager à la vue des plantes nuisibles qui y germent malgré vous ; dans tous les cas, les soins de la culture ne doivent jamais vous lasser. »

Mademoiselle Fanny Maréchal vous recommande surtout de faire attention à vos actions, à vos paroles ; vos gestes, vos rires, vos pleurs, vos regards même ont besoin d'être surveillés en présence de l'enfant. L'enfance exige un respect de toutes les minutes ; c'est se tromper grossièrement que penser être en droit de ne pas se gêner devant elle parce qu'elle est ignorante. L'enfant est doué d'une prodigieuse mémoire ; il voit tout alors même qu'il joue ; vous êtes on ne peut plus étonné quand vous l'entendez redire un mot, quand vous le surprenez faisant une chose qui vous auront échappé. Apprenez donc à vous contraindre devant lui. L'enfant est un miroir, il réfléchira et gardera peut-être toutes les images, et en particulier celles qui par leur relief seront plus saisissantes.

« La moitié des hommes, dit l'auteur dans un chapitre suivant, ne sont mauvais que par défaut de jugement et de raison, et ce défaut provient du manque d'attention. Si donc un enfant a été cruel envers un animal, dur envers un domestique, jaloux envers un camarade, s'il a été irrespectueux, égoïste, gourmand.... éveillez son attention au sujet de sa faute, faites-lui comprendre avec ses conséquences. De même, s'il a été bon, généreux, bien-faisant, obéissant.... allez au fond, qu'il ne soit pas bon, généreux par occasion, ne craignez pas de vous montrer satisfaites quand vous avez droit de l'être, et peinéés dans le cas contraire.

» Je comprends, ajoute plus loin mademoiselle Fanny Maréchal, que l'on cherche à faire ressortir aux yeux de tous la beauté d'un enfant chéri; mais la petite fille que l'on met avec recherche, à qui l'on ne parle que de toilette, à qui l'on est toujours à dire que telle ou telle chose lui va bien, s'accoutume à être regardée, elle perd peu à peu son naturel. Briller, être admirée, devient pour elle un besoin, elle s'étudie à paraître.... ce ne sont d'abord que des défauts de son esprit; mais en même temps qu'elle s'habitue aux beaux vêtements et à l'éclat, elle arrive à mépriser les habits modestes et bientôt ceux qui en sont revêtus.... son cœur s'altère, elle devient arrogante, hautaine, dure.... on la recherchait.... on la fuit... Vous avez causé son malheur pour avoir trop voulu la faire briller.

» Mettez votre orgueil, non pas à ce que vos enfants, vos frères et sœurs soient les mieux vêtus, mais à ce qu'ils soient les mieux portants, les plus obéissants, les plus compatissants pour les pauvres, les plus pieux, les plus aimants. »

Mais un des conseils qui me paraît le plus important est celui sur la prière. Mademoiselle Fanny Maréchal voudrait qu'on fit comprendre à l'enfant celle qu'il adresse à Dieu, en commençant par la plus simple : *Mon Dieu, je vous donne mon cœur*, que répète, les mains jointes, le petit ange à genoux dans son berceau. En effet, l'enfant qui tous les jours prononcerait avec attention, avec intelligence, du fond du cœur : *Notre père qui êtes aux cieux*, ne donnerait jamais de graves sujets de plainte, son éducation se ferait sans peine... elle serait presque toute faite.

« Songez que l'avenir des familles, celui de notre pays, sont en germe entre vos mains; que le sentiment de votre mission vous élève à vos propres yeux, et la société rachetée par votre dévouement, comme l'humanité a été rachetée par Notre Seigneur.... la société sera sauvée ! »

J'ai cru ne pouvoir mieux faire, mesdemoiselles, pour vous donner une idée de la clarté et de la pureté du style de l'auteur, que de vous citer ces divers passages de son livre, persuadée d'ailleurs que c'était le meilleur moyen de vous le faire apprécier.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Demande. Quelle est la ville révoltée qui mit à sa tête, d'abord un pêcheur, puis un jeune prince français?

M^{me} E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE BLIND BOY.

O say what is that thing call'd light,
Which I must ne'er enjoy?
What are the blessings of the sight?
O tell your poor blind boy.

You talk of wondrous things you see,
You say the sun shines bright;
I feel him warm, but how can he
Or make it day or night?

My day or night myself I make
Whene'er I sleep or play;
And could I ever keep awake
With me 't were always day.

With heary sighs I often hear
You mourn my hapless woe;
But sure with patience I can bear,
A loss I ne'er can know.

Then let not what I cannot have,
My cheer of mind destroy;
Whilst thus I sing, I am a king,
Although a poor blind boy.

COLLEY CIBBER.

L'ENFANT AVEUGLE.

Oh! dites-moi ce qu'est cette chose appelée
lumière dont je ne dois jamais jouir?... Dites,
dites au pauvre aveugle, quels sont les avan-
tages de la vue.

Vous parlez des choses merveilleuses que vous
voyez; vous dites que le soleil brille: je sens
bien qu'il est chaud; mais comment peut-il faire
à son gré le jour et la nuit?

Mon jour et ma nuit, c'est moi-même qui
les fais selon que je joue ou que je dors; et
certainement, si je pouvais me tenir toujours
éveillé, je ne voudrais que le jour.

Je vous entends souvent soupirer et plaindre
mon malheur sans remède; et pourtant il m'est
facile de supporter la privation d'un bien que
je ne connais pas.

Ne détruisez donc pas la tranquillité d'âme
dont je jouis, en me parlant d'une chose que je
ne puis jamais avoir; quand je chante ainsi, ne
suis-je pas un roi, bien que je ne sois qu'un
pauvre enfant aveugle?

NOËMI THÉVENIN.

UN MARIAGE D'INCLINATION.

I.

Sur les côtes du Lancashire, à peu de
distance des ruines de l'abbaye de Furness,
on rencontre un petit territoire, île ou pres-
qu'île, selon que la marée descend ou ar-
rose ses côtes nues et désolées. Ce territoire
peut contenir près d'une quarantaine
d'acres de terrain d'une telle aridité, qu'à
peine si de longues années de culture
avaient pu le rendre productif, et ce n'é-

tait qu'à force de labeur qu'on était par-
venu à y établir une petite ferme. L'habi-
tation se trouvait entourée d'une espèce
de jardin où croissaient quelques maigres
arbustes et des légumes d'une chétive ap-
parence; mais de cet endroit la vue de la
mer est si belle que l'on oublie la stérilité
du sol et l'on s'arrête forcément à contem-
pler l'aspect imposant de ces gigantesques
vagues écumantes, qui viennent sans cesse
arroser un sable fin et jaune comme l'or.

Cette ferme était située à un mille environ de la mer et à une très-grande distance du village; la famille qui l'exploitait avait autrefois joui d'une existence brillante dans le monde. Ce n'était malheureusement ni l'amour de la retraite, ni la lassitude des plaisirs qui avaient fait se retirer dans cette pauvre et solitaire demeure Gérard et sa femme Sarah.

Sarah était la fille unique de lord Wils, l'un des pairs d'Angleterre qui tenait le plus aux prérogatives de son rang. A l'âge de cinq ans Sarah perdit sa mère et fut confiée aux soins d'une gouvernante. Lord Wils, absorbé par les affaires publiques, ne négligea cependant pas de surveiller l'éducation de sa fille. Il avait concentré toute son affection sur cette enfant, et pour lui conserver son nom, ses titres et sa fortune, qui, à défaut d'enfant mâle, passaient au fils de son frère cadet, il forma le projet de marier son neveu avec Sarah, sitôt qu'elle serait en âge. Cette résolution prise, lord Wils la regarda comme un fait accompli. Il n'avait jamais rencontré dans sa famille la moindre opposition à ses volontés et n'imaginait même pas que cela fût chose possible.

Mais lord Wils devait être cruellement dé trompé! Sarah, sans aucun prétexte, prit son cousin en aversion, et à peine avait-elle atteint sa seizième année que cédant à un entraînement irréflecti, que son inexpérience lui faisait croire indomptable, elle épousa secrètement Gérard Ellister, fils d'un lieutenant de Cromwel.

Le ressentiment de lord Wils fut sans bornes. Blessé dans ses affections, dans ses espérances, dans son orgueil, il se montra inexorable, interdit l'entrée de la maison paternelle à sa fille et fit serment de ne jamais lui pardonner.

II.

Pendant plusieurs années les jeunes époux espérèrent que lord Wils se laisserait fléchir. Ils firent près de lui plusieurs

tentatives.... toutes échouèrent; une lettre suppliante de Sarah lui fut même renvoyée sans avoir été ouverte. Il leur fallut bien alors comprendre que lord Wils ne tiendrait que trop le serment qu'il avait fait.

A cette époque, Gérard avait près de trente ans; le rétablissement de Charles II sur le trône d'Angleterre l'ayant forcé de se retirer du service, il se trouvait sans aucun moyen d'existence, et le peu de fortune qu'il possédait, lors de son mariage, avait été dissipé pour ne pas priver Sarah du luxe auquel elle était accoutumée dès son enfance.

Gérard Ellister était doux et bon, mais sans force, sans énergie, incapable de lutter contre la mauvaise fortune. Le malheur l'irrita; de gai et affectueux qu'il était, il devint triste, froid, et bien souvent Sarah eut à souffrir de l'affreux découragement dans lequel il tombait, en envisageant l'avenir qui paraissait être réservé à sa femme, à son enfant.

«Que deviendrons-nous? disait-il un jour à Sarah; me voici obligé de recourir à un nouvel emprunt, et je n'ai plus pour m'acquitter l'espoir d'entrer dans une carrière quelconque, puisque je suis sans protecteurs. Un mot de lord Wils aplani-rait tous les obstacles, et je pourrais me créer une position qui me mettrait à même d'élever notre fille selon son rang; mais nous ne devons rien attendre de votre père. Sommes-nous destinés à succomber sous le poids de toutes les douleurs! Ah! pourquoi ne suis-je pas mort avant d'avoir amené sur vous tant de souffrances!

— Ne vous laissez pas abattre par de si tristes pensées, mon cher Gérard, répondit Sarah. Mettons notre confiance en Dieu, il viendra à notre aide. Ne nous a-t-il pas déjà donné une grande consolation dans notre enfant?

— Oui, sans doute, reprit Gérard, les caresses de ma chère petite Lucy me ren-

draient bien heureux, si je n'avais devant moi la crainte de la voir manquer du nécessaire ; mais quand je songe qu'à cause de moi, par ma faute, vous avez déjà tant souffert et que peut-être vous souffrirez encore davantage, je deviens à moitié fou. Il vous faudra travailler, Sarah, et manquer des choses les plus indispensables. Comment voulez-vous que je supporte la vue de tant de misères !

— Ne perdez pas courage, mon ami, répliqua Sarah en tendant la main à son mari. Ne craignez rien pour moi, surtout. Jusqu'à présent vous ne m'avez vue que délicate et insouciante, dorénavant je serai forte et laborieuse.

Gérald était si ému qu'il ne put rien répondre.

— Vous croyez peut-être que je faiblirai, reprit Sarah, que la pauvreté me fera succomber ; eh bien, non.... je sens que ma patience sera inaltérable et que rien ne l'ébranlera ; mais il faut que vous me souteniez, que vous me veniez en aide ; nous travaillerons tous deux et vous verrez que nous aurons encore quelques beaux jours. »

Grâce à ces courageuses résolutions de Sarah, l'espérance vint ranimer Gérald. Il se décida à quitter Londres, afin de rompre tout à la fois avec des habitudes dispendieuses et avec des gens dont la fortune ne se trouvait plus en harmonie avec la sienne. Mais à quel travail se livrerait-il et dans quel pays la famille devait-elle aller s'établir ? Gérald et Sarah avaient déjà agité cette question bien souvent, sans la résoudre, quand le notaire, qui connaissait leur situation, vint leur parler d'une petite ferme située dans le Lancashire. Elle était d'un loyer très-modique ; cela décida Gérald et Sarah à se charger de l'exploiter. Le peu d'argent qui leur restait fut employé à se procurer les objets indispensables pour leur installation, et ils ne tardèrent pas à se rendre à Furness avec leur enfant.

III.

Ainsi éloignés du monde où ils avaient vécu jusqu'alors, Gérald et Sarah travaillèrent sans relâche. Après deux années d'une lutte acharnée avec la misère, avec le souvenir de leur ancienne position, ils parvinrent à se conformer à celle que la nécessité leur avait imposée. Soutenu, excité par Sarah, Gérald cultivait les terres et en récoltait les produits. Sarah s'occupait de l'intérieur du ménage ; mais le terrain était si mauvais qu'il fallait une bien grande persévérance pour parvenir à l'améliorer. Cependant, à la longue, un travail assidu triompha des obstacles, et Gérald parvint, non-seulement à soutenir sa famille, qui depuis son établissement à Furness s'était augmentée d'une petite fille ; mais il rendit leur situation plus supportable. Les armoires se remplirent de linge filé à la maison : on ajouta quelques pièces au mobilier. La ferme avait été repeinte ; des peaux de mouton formaient le tapis de la chambre où se tenait habituellement Sarah, et chaudement enfermés dans leur modeste demeure, quand ils entendaient la mer furieuse se briser sur la plage, ils bénissaient Dieu qui leur avait donné un abri.

Quelquefois, si le temps était beau, Sarah et ses enfants, après le travail de la journée, accompagnaient Gérald dans une promenade sur mer, ou bien ils allaient faire une visite à des voisins, fermiers comme eux. C'était un sacrifice que Sarah exigeait de l'orgueil de son mari, et ce sacrifice était celui qu'il accomplissait avec le plus de répugnance.

IV.

Bien des années s'écoulèrent ainsi. Sarah supportait sans murmurer cette existence si différente de celle à laquelle sa naissance l'avait destinée. Elle pensait que c'était une expiation de la faute qu'elle avait commise, et elle était résignée à subir

toutes les conséquences de l'union qu'elle avait contractée sans l'aveu de son père; mais elle n'était pas également résignée à voir ses enfants partager son châtement. Georgina, sa seconde fille, était encore bien jeune; mais Lucy arrivait à l'âge où il devenait urgent de s'occuper de son éducation. La liberté extrême dont elle jouissait avait de mauvais résultats. Elle aidait parfois sa mère dans ses travaux, mais le plus souvent elle allait faire des excursions éloignées, dans lesquelles elle entraînait sa jeune sœur, dont elle faisait sa camarade, et lui donnait ainsi des habitudes d'indépendance et de fainéantise. Sarah en fut alarmée; elle n'avait d'autre ressource que d'implorer pour Lucy la miséricorde de lord Wils. Sans en rien dire à Gérard, elle écrivit à son père, le suppliant de retirer sa petite-fille de la vie misérable qu'elle menait; de la mettre à même de cultiver son intelligence et de ne pas punir la mère dans son enfant.

Depuis longtemps déjà lord Wils avait du recevoir la lettre de sa fille et aucune réponse n'arrivait... Sarah s'applaudit de n'avoir point parlé de cette démarche; une nouvelle déception aurait encore augmenté le découragement de son mari, car un travail au-dessus de ses forces avait fini par éteindre son intelligence, par endurcir son cœur; et les paroles si bonnes, si affectueuses de sa compagne demeuraient impuissantes contre ses sombres préoccupations.

V.

Un jour, Gérard était à travailler aux champs, Sarah étendait sur un pré la toile qu'elle avait filée, quand Lucy accourut la prévenir que deux étrangers, montés sur de beaux chevaux, demandaient à lui parler. Sarah, pensant de suite qu'ils apportaient une réponse à sa lettre, s'empressa de rentrer dans la maison. Les étrangers y arrivaient en même temps qu'elle; ils la prièrent d'annoncer à sa maîtresse le cha-

pelain et l'homme d'affaires de lord Wils.

« Vous venez de la part de mon père? » s'écria Sarah.

A cette exclamation les messagers apprenant que celle qu'ils venaient de prendre pour une servante était la fille de leur noble maître, ne purent réprimer un mouvement de surprise; mais se remettant, ils firent connaître à Sarah les intentions de son père.

Lord Wils voulait bien se charger de l'éducation et de l'avenir de sa petite-fille; mais, implacable dans son ressentiment, il y mettait la condition expresse que Sarah ne la reverrait jamais. La malheureuse mère trembla de tous ses membres en entendant cette décision, qu'elle savait bien devoir être irrévocable; son cœur se brisait à l'idée d'une séparation éternelle; elle allait refuser de laisser partir sa fille, quand Gérard, qui était venu s'informer de ce que demandait ces étrangers, apprit les offres de son beau-père.

La saison avait été mauvaise; le propriétaire de la ferme, las d'attendre son argent, le réclamait impérieusement; Gérard voyant une économie dans le départ de Lucy, s'empressa d'y donner son consentement. Alors le chapelain dit qu'il était chargé par lord Wils de lui amener cette enfant, qu'une gouvernante était déjà choisie, et que Lucy, après avoir embrassé son grand-père, irait rejoindre à Paris madame de Castelby, sa grand'tante, qui se chargerait de lui choisir un couvent.

Ces arrangements, loin de calmer Sarah, redoublèrent son affliction et ses inquiétudes. Elle était effrayée en pensant que sa fille, accoutumée à une vie si libre et si simple, allait tout à coup être livrée à la direction de madame de Castelby, femme frivole et mondaine, qui ne s'occuperait de Lucy que pour lui faire partager ses amusements. La pauvre mère essaya de faire revenir son mari sur sa détermination; mais le temps était loin où un mot d'elle suffisait pour tout obtenir de Gérard! Il

demeura inébranlable, et Lucy quitta le jour même le toit paternel.

VI.

Sarah vécut bien des mois dans les larmes et la douleur. Heureusement une autre enfant lui restait, et cette enfant mit tous ses soins à la consoler. Georgina, depuis le départ de sa sœur, avait renoncé à ses jeux, à ses amusements ; elle ne quittait plus sa mère ; on aurait dit son ombre, tant elle était attachée à ses pas. Elle l'aidait dans tous ses travaux et lui témoignait la plus vive affection ; le caractère de Georgina ne ressemblait en rien à celui de Lucy ; elle était douce, timide, modeste, et surtout affectueuse. L'attachement devint chaque jour plus profond entre la mère et la fille. Toutes deux parlaient souvent de Lucy, dont on ne recevait de nouvelles qu'une seule fois par an ; au mois de janvier, le chapelain de lord Wils prenait le soin d'assurer qu'elle se portait bien, sans entrer dans d'autres détails.

Quant à Gérard, il ne s'inquiétait plus de rien ; son esprit était affaibli au point que Sarah était obligée de redoubler d'efforts pour retarder la ruine que la conduite de son mari rendait inévitable ; mais les forces de la malheureuse femme n'étaient pas à la hauteur de son courage !

VII.

Après avoir passé plusieurs années au couvent, Lucy venait d'en sortir ; madame de Castelby s'empressa de la conduire à son grand-père, qui l'attendait avec impatience. Le noble vieillard espérait que la présence de sa petite-fille ramènerait autour de lui un peu d'animation. Dès le premier abord, l'orgueil de lord Wils dut être satisfait. Lucy était devenue remarquablement belle ; ses manières étaient d'une distinction parfaite, sa mise élégante et simple. Extérieurement Lucy pouvait passer pour une personne accomplie.

Peu de temps après son arrivée, lord Wils ouvrit ses salons deux fois par semaine. La haute aristocratie y accourut en foule. On était curieux de connaître la fille du lieutenant Gérard Ellister.

Les hommes admirèrent sa beauté peu commune, mais Lucy ne sut pas se la faire pardonner par les femmes ; et toutes ayant décidé qu'elle était orgueilleuse, ne laissèrent échapper aucune occasion de lui faire entendre que cela était fort malséant à la fille d'un roturier.

Parmi les jeunes seigneurs qui fréquentaient la maison de lord Wils, on remarquait son petit-neveu, sir Richard Wils ; il était à peine âgé de vingt et un ans ; mais l'élévation de son esprit, la noblesse et la générosité de son caractère, joints à une conduite irréprochable, lui avaient acquis une considération qu'on accorde rarement aux hommes de son âge. Plus d'une fois il s'était aperçu de la manière dédaigneuse dont on accueillait sa cousine ; il s'informa du motif, et apprit que l'on n'avait rien de plus grave à lui reprocher que sa naissance. L'indignation que sir Richard ressentit de cette injustice le fit s'occuper de Lucy plus qu'il n'eût peut-être fait dans d'autres circonstances. Bientôt il devint si assidu auprès d'elle, qu'on dut s'attendre à un mariage, et Lucy se sentait amplement dédommée des mortifications qu'on lui avait fait subir, car il n'y avait pas une famille, si fière qu'elle fût, qui n'eût accepté l'alliance de sir Richard.

Tandis que Lucy était agréablement occupée de son mariage, un triste événement se passait à Furness.

Gérard était devenu complètement fou. Différentes fois, il avait essayé de mettre fin à sa vie. Depuis ces funestes tentatives, Sarah le surveillait avec sollicitude ; il arriva qu'un jour cette surveillance fut mise en défaut. Gérard s'échappa, et quand on se mit en quête de lui, on ne retrouva que son cadavre... le malheureux fou s'était tué.

VIII.

Il devenait impossible à sa veuve et à sa fille de demeurer plus longtemps dans les lieux où elles avaient tant souffert. D'ailleurs elles n'y possédaient plus rien ; toutes les ressources avaient été épuisées pour soigner Gérard. Les vaches, les moutons, avaient été vendus, et plusieurs fois déjà les voisins étaient venus en aide à ces infortunés. Elles prirent donc la résolution de retourner à Londres. Elles firent un paquet de leurs habits, et, chargées de ce mince bagage, elles se mirent en route. Après huit jours de marche, les pauvres créatures arrivaient au lieu de leur destination, harassées de fatigue et le cœur brisé par le chagrin.

C'était une affreuse époque. La peste, si funestement célèbre par ses ravages, venait d'apparaître dans toute sa force. Sarah et Georgina se rendirent à l'hôtel de lord Wils avec l'espoir de voir Lucy et d'en obtenir quelques secours. A ce moment Lucy allait monter en chaise de poste pour rejoindre son grand-père, qui, la veille, s'était éloigné de Londres. Lorsque Sarah vit s'avancer sa fille, elle se précipita au devant d'elle en lui tendant les bras.

« Emportez cette femme, cria Lucy à ses domestiques ; c'est quelque misérable atteinte du fléau.

— Non, non ! reprit à l'instant Sarah, je suis votre mère, ma chère Lucy, ne craignez rien de moi. »

A ces mots Lucy reconnut sa mère, mais craignant l'effet que cette reconnaissance pourrait produire sur sir Richard, qui lui donnait la main, elle s'élança dans la chaise de poste en disant au domestique au moment où il fermait la portière :

« Chassez donc cette femme ! elle a failli mettre en danger la vie de votre maîtresse. »

Sarah s'était évanouie, quand un laquais exécutant cet ordre la saisit et la jeta sur un banc, en face de l'hôtel.

Le postillon fouetta ses chevaux ; Lucy

fit à sir Richard un adieu de la main et la voiture s'éloigna.

Il ne restait plus à la porte de l'hôtel qu'un vieux serviteur de lord Wils et sir Richard qui s'apprêtait à remonter à cheval, lorsque ses yeux se portèrent par hasard vers le banc sur lequel était Sarah. Georgina se tenait agenouillée devant sa mère et cherchait à lui faire reprendre ses sens. Cette scène émut le jeune homme, il s'avança vers les deux femmes et demanda d'une voix douce et compatissante s'il ne pourrait pas leur être utile.

« Par charité, monsieur, faites-moi donner un verre d'eau, » répondit Georgina. Sir Richard s'adressa au vieux serviteur, qui s'empessa d'obéir. On fit avaler quelques gorgées d'eau à Sarah et la pauvre femme ne tarda pas à recouvrer ses sens.

« Ma fille ! où est ma fille ?... » dit-elle en ouvrant les yeux ; puis se rappelant ce qui venait de se passer, elle embrassa Georgina en disant : « Je n'ai plus qu'une fille maintenant, » et elle fondit en larmes.

« Ma bonne femme, reprit le vieux serviteur, entrez vous reposer chez moi, vous serez mieux qu'ici.

— Oui, ajouta sir Richard, entrez chez lord Wils.

— Moi, entrer dans la maison de mon père !... Non... jamais !... Chassée par lui, reniée par mon enfant, j'irai mourir ailleurs. »

Ces paroles ne furent point comprises par sir Richard, mais elle réveillèrent les souvenirs du vieux serviteur. Examinant Sarah avec plus d'attention il s'écria tout à coup : « Ah ! madame, est-il possible que je ne vous aie pas reconnue plus tôt ; vous que j'ai tant regrettée ! Vous la fille de mon maître ! »

La monstrueuse ingratitude de Lucy se trouvait ainsi dévoilée. Sir Richard en eut horreur, il s'empessa d'offrir un asile à sa tante et à sa cousine. Tous trois allaient s'éloigner, quand arriva un domestique.

Il était chargé, disait-il, de la part de miss Lucy, de donner des secours aux deux mendiants qui s'étaient présentées à l'hôtel de lord Wils.

Sir Richard fit répondre à Lucy que sa mère et sa sœur s'étaient placées sous sa protection et que dorénavant elles n'auraient besoin de recourir à aucune autre.

X.

En voyant chaque jour Georgina, le jeune lord put apprécier sa douceur, sa bonté, son dévouement envers sa mère. Il ressentit alors pour elle une affection qui devait être inaltérable, puisqu'elle était basée sur les qualités d'un cœur éprouvé.

Lord Wils avait emporté avec lui le germe de la contagion. Il tomba malade et mourut peu de jours après. On ouvrit son testament qui avait été fait à Londres, dans la prévision du mariage de Lucy avec son cousin. Il y était dit que :

« Voulant perpétuer son nom et continuer ses biens dans sa famille, il donne les trois quarts de sa fortune à son petit-neveu Richard Wils, à la condition qu'il épouserait sa petite-fille. » (Il n'y avait aucune désignation de nom.) « Et que l'autre quart appartiendrait à Sarah, qu'il avait si cruellement punie, et à laquelle il

pardonnait sa désobéissance en considération du mariage de sa fille avec le représentant de la famille des lords Wils. »

Sir Richard apprit ces dispositions à Sarah et à sa cousine, en ajoutant qu'il n'épouserait jamais miss Lucy.

« Mais alors que deviendra donc la fortune de mon grand-père, répondit Georgina, puisque vous ne voulez plus accomplir sa volonté ? »

— Ceci dépendra de vous, reprit-il ; ma chère Georgina, acceptez-moi pour époux, vous me rendrez le plus heureux des hommes, et nous obéirons aux dernières volontés de votre grand-père... vous êtes aussi sa petite-fille. »

Georgina ne répondit rien, mais elle tendit sa main au jeune lord.

« Je vous bénis ! mes enfants, dit Sarah émue, tandis qu'ils s'inclinaient avec respect devant elle ; c'est à vous que je dois le pardon de mon généreux père. »

— Vous avez aussi à pardonner, ma mère, reprit timidement Georgina.

— Oui, ma fille, j'y songeais... Dès que vous serez lady Wils, je passerai sur le continent avec l'orgueilleuse Lucy, et nous ne reviendrons près de vous que lorsqu'elle sera digne de votre amitié. »

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

LES REINES D'ANGLETERRE.

MATHILDE OU MATILDA,

FEMME DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

Mathilde fut la première épouse de roi qui prit en Angleterre le titre de reine. C'était une grande innovation dans les coutumes des Saxons, car ils désignaient la

femme du roi par cette dénomination « *the lady his companion*. » Ce fut donc avec une répugnance visible qu'ils se soumirent à cette volonté de Guillaume, lequel ne

l'imposait pas en vain au peuple qu'il avait conquis.

Fille de Badwin V, comte de Flandre, auquel la ville de Lille doit sa reconstruction et ses premières manufactures, la princesse Mathilde naquit en 1031, et fut élevée avec le plus grand soin. Outre sa merveilleuse beauté, on cite son esprit naturel, sa profonde instruction, et parmi ses talents, le plus vanté fut son habileté à faire de la tapisserie. Ce n'était pas un faible mérite au moyen âge, et son importance était telle, que le chroniqueur ajoute : « Les » quatre sœurs du roi saxon Athelstane » étaient si habiles au fuseau, à la navette » et à la tapisserie, que ces perfections leur » valurent les hommages des plus grands » princes de l'Europe. »

Les perfections de Mathilde avaient tout au moins autant d'attraction, et les prétendants à sa main se montraient nombreux. Le plus accompli était certainement Guillaume, duc de Normandie, parent de la jeune princesse par son père Robert le Diable. Quand je dis le plus accompli, je répète textuellement les termes de l'historien sans partager son opinion : la force physique, le courage et les beaux traits qui distinguaient la personne de Guillaume, étaient alors pour les princes ce que les travaux d'aiguille étaient pour les princesses.

Guillaume, pendant sept années, avait sollicité la main de sa cousine, et en avait été constamment rejeté. Depuis peu, Mathilde s'était éprise d'un jeune seigneur anglosaxon, Brihtrie de Gloucester, qui avait visité la cour de Flandre comme ambassadeur d'Édouard le Confesseur; la jeune princesse aimait Brihtrie si éperdument, que, malgré l'infériorité du rang de ce seigneur, elle lui fit offrir sa main, et l'on ne sait pourquoi elle fut dédaignée.

A cette époque, le duc de Normandie revint à Bruges tenter un nouvel effort pour obtenir de sa jeune parente une détermination plus favorable; il en fut en-

core reçu avec hauteur : « Beau cousin, lui dit-elle, les princesses de ma maison ne sont pas dans l'usage de s'allier avec des princes qui ont une barre dans leur écu.

— Belle cousine, lui répondit-il, j'étais Guillaume, duc de Normandie par le droit de mon père et le vœu de ses barons; maintenant, par le vœu de mon choix, je veux être surnommé Guillaume le Bâtard. »

En prononçant ces mots, il sortit; mais à peine rentré dans ses appartements, il donna carrière à un accès de colère qu'il soulagea en brisant tous les objets susceptibles d'être brisés dans les ameublements du onzième siècle; puis apercevant son cheval qu'on venait de lui amener, il le monta, déterminé à s'éloigner de Bruges, et à renoncer pour toujours à sa dédaigneuse parente. Comme il traversait au galop les rues de la ville, sans se mettre en peine des rencontres que son coursier pouvait faire, il détourna une avenue qui conduisait à la cathédrale, et aperçut la princesse Mathilde qui revenait de la messe. La vue de sa cousine et le regard méprisant qu'elle lui jeta exaspérèrent le prince, et... (puisque l'histoire le dit, je ne dois pas me montrer plus scrupuleuse) et... il sauta en bas de son cheval, courut à la princesse, la secoua assez fortement pour la jeter dans la poussière, sans respect pour sa riche parure, puis lui ayant administré quelques soufflets, il s'élança sur son cheval, et s'enfuit de toute la vitesse du vigoureux animal (1).

On devrait supposer qu'un si cruel outrage dût amener une guerre d'extermination entre le comte de Flandre et le duc de Normandie; il n'en fut rien. La méthode employée par son cousin pour témoigner jusqu'où l'égarement de son amour pouvait le pousser, fit sans doute réfléchir la princesse; et, soit qu'elle jugeât de la violence de la passion de Guillaume par la violence

(1) Historiens Ingerius. J. P. Andrews.

de ses actions, ou qu'elle redoutât de se rencontrer de nouveau avec une épreuve semblable, elle consentit à devenir sa femme. Il faut que le prince ait espéré amener par cette insulte une crise qui changerait le cœur de la princesse ; car on ne saurait expliquer autrement son inconcevable et subite résolution d'accepter la main brutale de celui qui l'avait si indignement traitée.

Le mariage eut lieu en Normandie, dans un des châteaux de Guillaume le Bâtard, où la jeune fiancée fut amenée en grande pompe par sa famille. Après la cérémonie, le prince conduisit à Rouen sa jeune épouse, qui fut reçue avec les plus grands honneurs.

Mauger, archevêque de Rouen, avait fait tous ses efforts pour empêcher ce mariage qui contrariait ses vues. Il osa prononcer contre les époux une sentence d'excommunication, sous le prétexte qu'ils étaient parents à un degré défendu par les lois canoniques. Guillaume indigné en appela au pape, qui annula la sentence de l'archevêque, et donna la dispense nécessaire, sous la condition que les jeunes époux élèveraient et doteraient chacun une abbaye, à Caen. Guillaume et Mathilde, fidèles à cette condition, qu'ils avaient acceptée, fondèrent l'abbaye de Saint-Étienne et celle de la Sainte-Trinité.

Tous les historiens s'accordent à dire que, malgré les précédents qui devaient faire cet hymen redoutable pour la duchesse, jamais il n'exista plus heureuse union ; et que dans tous les actes où Mathilde laissa peser son influence, la balance fut toujours en sa faveur, Guillaume semblait lui céder avec une évidente satisfaction.

Après la conquête de l'Angleterre, les deux époux sacrifièrent à la possession d'une royale couronne le bonheur domestique dont ils avaient joui pendant vingt et un ans. Forcé de résider au milieu de ses nouveaux et turbulents sujets, Guillaume vécut presque toujours séparé de sa femme. Mathilde avait été constituée régente des

états de Normandie qu'elle gouvernait avec une rare sagesse. Ils se visitaient par intervalles, et aux chagrins de leurs longues séparations s'ajoutaient les anxiétés que l'ambition traîne à sa suite.

C'est pendant une de ses visites en Angleterre que Mathilde, ayant eu sans doute à se plaindre de Brihtrie de Glocester, ou peut-être par un désir de se venger du passé, exigea de son mari que ce seigneur fût dépouillé de ses richesses et confiné dans une étroite prison. Guillaume accéda à cette demande, et les domaines de Brihtrie furent ajoutés aux possessions privées de la reine Mathilde. Brihtrie mourut dans sa captivité.

A l'époque où Guillaume préparait son invasion, en Angleterre une comète était apparue, traînant après elle sa lumineuse chevelure, ce qui avait grandement effrayé les Anglo Saxons par les pronostics que la superstition leur fit accueillir. Mathilde a retracé sur sa fameuse tapisserie quelques scènes où l'on voit en effet cette comète représentée d'une telle dimension, que la terreur d'un groupe de Saxons, princes, prêtres et ladies fuyant de leurs maisons (à hauteur d'appui), pouvait être justifiée, car cette comète semble en effet prête à leur brûler le nez.

Il ne faut pas attribuer à Mathilde le dessin de cette tapisserie, lequel, eu égard à sa naïveté, a au moins le mérite de retracer les plus grands événements de ce siècle. Ce dessin avait été fixé sur le canevas par Turol, naïf de la duchesse, et artiste de l'époque ; lequel Turol, dans l'espoir d'obtenir sa part de la célébrité qu'il prévoyait devoir un jour être attachée à cet immense travail, imagina d'introduire adroitement son effigie et son nom dans le groupe de quelques personnages, comme étant de fait la personne qui avait enluminé le dessin et tracé les contours. Cette tapisserie porte dix-neuf pouces de hauteur et soixante-un mètres de longueur. Le sujet retrace, depuis la visite de Harold

à la cour de Normandie, jusqu'à sa mort, sur le champ de bataille de Hastings.

Il est probable que l'épouse du conquérant et les dames qui l'aidèrent à cette œuvre de patience furent largement secondées par quelques pauvres filles qui, ainsi que les Grecques captives, dans les descriptions d'Homère, étaient employées à reproduire de cette manière l'histoire de leurs propres revers et des triomphes de leurs ennemis. Cette curieuse tapisserie est conservée dans la cathédrale de Bayeux; elle était désignée sous le nom de *toilette* du duc de Normandie, ce qui signifiait *manteau* du duc.

Dix enfants naquirent du mariage de Mathilde de Flandre et du duc de Normandie. Les dernières années de cette princesse furent chargées d'amertume par la révolte de son fils aîné, qui ayant exigé de son père l'investiture des états du Maine, sur son refus prit les armes contre lui, et dans une bataille, l'ayant approché sans le reconnaître, le blessa, le renversa de cheval, et se préparait à l'achever lorsqu'au

cri de ce prince qui appelait à son aide, il reconnut la voix de son père. Épouvanté du crime qu'il allait commettre, il se jeta aux genoux du roi, et avec des larmes de désespoir, il implora son pardon, puis ayant replacé son père sur son propre cheval, il le conduisit respectueusement hors des rangs.

Guillaume pardonna à son fils, mais le traita toujours depuis avec une sévérité qui brisa le cœur de Mathilde; sa santé s'en altéra gravement, et la mort de sa fille bien-aimée, la jeune duchesse de Bretagne, acheva de la conduire au tombeau. Sentant sa fin approcher, elle envoya en Angleterre des messagers au roi, qui arriva en toute hâte, et reçut le dernier soupir de son épouse.

Le corps de Mathilde de Flandre fut déposé à Caen dans le caveau de la Sainte-Trinité, qu'elle avait fait bâtir et magnifiquement dotée. Elle mourut le 2 novembre 1083, à l'âge de cinquante-deux ans, après avoir régné en Angleterre dix-sept ans, et comme souveraine de Normandie, l'espace de trente et un ans.

M^{me} LAURE PRUS.

DÉPART.

Voilà Paris bien loin ! j'ai vu fuir tant de villes !
Tant de bornes de pierre, et tant d'ormes ombreux,
Et de hauts peupliers, rangés en longues files
Sur le chemin poudreux.
Déjà la Loire, au fond, dans les plaines désertes,
Déroule ses replis; et le fleuve argenté
Semble, à le voir de loin, avec ses îles vertes
Un serpent tacheté.

Et plus rien de Paris ! partout la solitude !
J'ai donc fui la maison que j'aime, où je trouvais
Dans les moindres objets une douce habitude;
La maison où j'avais
Ma mère, mes amis; leurs regards, leur sourire;
Où j'assemblais toujours, à l'intime foyer,
Des âmes pour m'aimer, des voix pour me le dire,
Des bras pour m'appuyer.

Tous ceux que j'ai quittés que font-ils ? oh ! sans doute,
Mon nom se mêle à leurs tristes di-cours ;
Ils songent aux adieux, aux ennuis de la route,
Ou bien comptent les jours.
Et lorsque vient la nuit, pensifs et l'œil humide,
Au foyer de famille ils retournent s'asseoir,
En jetant un regard sur cette place vide
Dans le cercle du soir.

Et moi, je vois toujours fuir des champs sur la rive,
Des villes, où parfois on suspend son chemin,
Où les petits enfants faisant la voix plaintive,
Viennent tendre la main ;
Des flots que le pêcheur assouplit sous sa rame,
Des bois où le soleil a peine à se glisser,
Des villages déserts, où quelque pauvre femme
Vous regarde passer.

M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

OEUVRES DE MISÉRICORDE.

Parmi celles-ci, *la visite des pauvres* est certainement une des plus importantes, et disons-le en passant, une des plus négligées. Mille spécieux prétextes s'opposent à des démarches en apparence ennuyeuses, rebutantes ; mais soyez sûres, mes chères lectrices, qu'en ceci comme en bien d'autres choses, le premier pas seul est pénible. Allez voir une famille pauvre, une seule ; vous serez d'abord surprises par un détail de misères et de privations inconnues à votre heureuse vie ; mais au premier étonnement succédera le désir d'obliger, et l'affection sera la conséquence des services rendus. *Vous aimerez vos pauvres*, croyez-en l'expérience ; leur idée vous poursuivra, vous connaîtrez la préoccupation des besoins d'autrui, qui fait si heureusement oublier les soucis personnels ; vous vous approprierez leurs besoins et vous aimerez leur bien-être comme votre œuvre. Je

souhaite qu'il en soit ainsi ; alors vous aurez acquis *le trésor que la rouille et les vers ne vous raviront pas*.

Si, comme je le suppose, vous voulez être charitables et payer ainsi votre dette à Dieu, à la société, comment pourrez-vous l'être avec pleine satisfaction de conscience, si vous ne voyez par vos yeux, si vous ne pesez par votre jugement, les besoins que vous êtes appelées à secourir ? Agissez autrement, donnez au premier venu, donnez par des mains tierces, et souvent vous vous croirez dupes, souvent aussi vous le serez, et qui sait ? peut être les déceptions amortiront-elles ce feu divin de la charité qui échauffe maintenant votre cœur ; voyez, allez, visitez, et vous donnerez mieux, vous donnerez davantage, vous donnerez avec plus de satisfaction. Venons-en au détail.

Donnez peu d'argent ; rarement on en

sait faire emploi. Donnez en nature, en ayant soin de préparer quelques *bons* valables pour du pain, pour du bois, pour de la viande, etc., etc. Vous pourrez, si vous le voulez, au moyen d'un peu de vigilance dans les affaires domestiques, donnez à vos clients, sans qu'il vous en coûte grand'chose, une nourriture cent fois meilleure que celle à laquelle ils sont accoutumés. On peut faire, avec de la graisse de rôti, quelques gros légumes : oignons, poireaux, pommes de terre, haricots, un peu de riz et la desserte du pain blanc que chaque jour on enlève de la table, une soupe substantielle et que les pauvres recevront avec plaisir. Faites conserver le blanc des œufs dont on se sert à la cuisine, mêlez-y un peu d'oseille et préparez une omelette : ce sera là un festin de rois pour une de vos familles. Ne laissez rien perdre et vous pourrez donner. On peut, à Paris, se procurer, à bas prix, des *bons* valables pour une portion de soupe ; ressource excellente et qu'il ne faut pas négliger.

Arrivons aux vêtements. Ne donnez pas les vôtres, alors même qu'ils ne peuvent plus vous servir. Éléphants et peu solides, ils ne sauraient convenir à une classe où un travail fatigant fait la base de l'existence. Si vous donnez une robe de mérinos ou de mousseline-laine à une femme, à une fille pauvre, vous aurez l'ennui de la voir mal et mesquinement habillée ; vous aurez de plus la crainte d'avoir éveillé une dangereuse coquetterie dans son cœur. Laissez à l'ouvrière les vêtements de son état ; rendez-les seulement plus confortables. Voici ce que coûtent les principales pièces d'un trousseau. Chemises : 1 franc 25 cent. à 2 fr. la pièce, suivant l'âge ; — mouchoir de cotonnade : 70 à 80 cent. ; — jupe de molleton gris : 3 fr. pour une petite fille, 4 et 5 fr. pour une femme ; — camisole en coton : 1 fr. 50 ; — robe en indienne : cinq mètres, à 60 cent. le mètre, 3 fr. ; — tablier de cotonnade : 1 fr. ; — bas

de coton gris : 90 cent. (en les tricotant soi-même) ; — chaussons de laine : 50 c. ; — sabots : 60 cent.

On voit que pour un prix très-modique, on peut habiller une pauvre femme de la manière la plus décente et la plus confortable. N'est-ce pas encourageant ?

Pour une layette, on achète des couches en toile de coton à 30 cent. le mètre, et un mètre suffit pour une couche ; les langes en futaine, à 1 fr. 50 cent. la pièce. Vous trouverez dans vos rognures de percale, d'indienne et de mousseline, de quoi tailler les chemises-brassières, les petites camisoles, les béguins et les fichus.

Arrive une autre question délicate et importante. Vous souvenez-vous de ces hôpitaux du moyen âge, où chaque lit renfermait six malades, trois à la tête, trois aux pieds ? Cette description, qui a quelque chose de fabuleux, au milieu des recherches de la civilisation moderne, vous n'en rencontrerez que trop souvent le tableau dans vos visites chez les pauvres. Combattez, combattez de toutes vos forces ce triste abus, au nom de l'hygiène et de la moralité. Tâchez de donner au petit enfant un berceau où il puisse dormir de l'innocent sommeil de son âge ; honorer les lois de la pudeur, en séparant, aux heures du repos, le frère de la sœur ; respecter la candeur de l'enfance, c'est appeler la bénédiction de Dieu et sur vous-même et sur ceux que vous secourez.

L'homme ne vit pas seulement de pain ; l'ennui, la tristesse, les peines de l'imagination pénètrent même dans le séjour du travail ; vous ferez une action bonne et utile en prêtant à vos pauvres quelques bons livres qui puissent les distraire et les instruire. Les Voyages, la Vie des Saints, la Vie des Hommes célèbres, tels que Bayard, Jeanne d'Arc, Duguesclin, Jacquard, etc. ; quelques historiettes morales, les Almanachs des prix Monthyon, publiés par l'Académie Française ; voilà le genre d'ouvrages où vous pourrez puiser de quoi

neutraliser peut-être les poisons philosophiques et littéraires que la presse périodique verse chaque jour au cœur de l'ouvrier. Mais avant de prêter un livre, réfléchissez bien !

Surtout, si vous voulez voir les pauvres, apprenez l'art de causer avec eux et de les interroger peu à peu sur leurs ressources, leurs occupations, leurs projets, leurs espérances. Vous devez être instruites de ces détails, afin de pouvoir mieux les aider ; mais vous ne pourrez parvenir à une parfaite connaissance de la position de l'indigent, qu'en vous intéressant véritablement à lui. Pour acquérir la confiance, toujours il faut de l'affection.

Maintenant, afin de vous encourager à ces visites si salutaires, qui rapprochent ce qu'unit les desseins de Dieu, ce que la

société sépare, pensons à ce grand jour des justices, où le Seigneur, faisant deux parts de la race humaine, dira aux élus, rangés à sa droite : *Venez, les bénis de mon père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé de toute éternité ! J'avais faim, vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, vous m'avez habillé ; j'ai eu besoin de logement, vous m'avez logé ; j'étais malade, vous m'avez visité... Car, je vous le dis, en vérité, autant de fois que vous l'avez fait à l'égard d'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* (Matt.).

Magnifique et consolante promesse qui attache la possession de Dieu même à la charité exercée envers les hommes !

UNE DAME DE CHARITÉ.

REVUE DES THEATRES.

La Foire aux idées, journal-vaudeville en trois actes, par MM. de Leuven et Brunswick.

Le théâtre représente une place pittoresque dans un village, près d'un débarcadère du chemin de fer du Centre. — Au fond, une auberge ayant sa porte sur la place.

« Par ici ! monsieur Paris, s'écrie le chauffeur d'une locomotive, nous voilà arrivés à destination. Hein ? avec quelle rapidité nous avons mangé la distance ! — Oui ; seulement je voudrais qu'on nous laissât le temps de manger autre chose. — Avant tout, il faut arriver !... Je savais bien qui je menais... je me suis dit : Monsieur Paris s'ennuie probablement de rester dans son enceinte continue... — Oui, je suis sorti de moi-même... Je me suis permis un extra... murs... J'ai pris le chemin de fer pour venir au devant des Provinces qui

apportent à mon exposition les produits de leur industrie. C'est ici que je leur ai donné rendez-vous. (Des voix joyeuses se font entendre.) Ah ! voilà ces dames ! s'écrie le chauffeur, je vous laisse.

— Bonjour, mes charmantes amies ! dit Paris allant au-devant des Provinces représentées par des paysannes portant chacune le costume de leur pays, vous êtes toutes florissantes, mes belles, et, dès que j'aurai déjeuné... en route pour mon palais de l'industrie ! — Vraiment ! vous êtes à jeûn, monsieur Paris ? demande la Gasconne. — Sans doute, je vous attendais... est-ce que je peux vivre sans vous ?... Ce sont les Provinces qui m'alimentent... Voyons, donnez-moi comme à l'ordinaire ce que vous avez de meilleur. — Mais voyez donc ce genre que prend monsieur Paris en parlant aux Provinces ! reprend la Gasconne. — Eh bien ! est-ce que je ne dois pas ordonner,

et vous, obéir? Que diable! Paris est la tête... et la Province est la queue. — C'est donc pour ça que vous nous la faites si souvent! riposte la Gasconne. Mais il est temps enfin que les Provinces aient aussi voix au chapitre. — Oui! oui! crient-elles toutes ensemble. — Qu'entends-je? dit Paris étonné, de la rébellion... de l'insurrection... on se permet la contrefaçon!... — Eh bien!... oui! et puisque l'occasion se présente, nous allons lui dire son fait, à monsieur Paris. — Silence! Provinces. — Comment! silence? s'écrie la Gasconne :

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Vous devenez vraiment trop excentrique,
Et chaque jour vous changez de refrain!
Un soir, mon cher, vous êtes monarchique

Et le lend'main

Vous êtes républicain.

Vous renversez... et quand l'affaire est faite,
Le télégraph' daigne nous en parler...
Ensemble au moins pétrissons la boulette...
Si vous voulez nous la faire avaler.

— Vous avalerez ce que je voudrai, répond Paris, et moi j'avalerais vos produits. — Vous croyez ça?... Provinces! leur dit-elle, voulez-vous toujours vous laisser traiter en petites filles? — Non, non!... répondent-elles. — Eh bien! gardons nos bonnes choses, et Paris déjeunera... comme il pourra. — Miséricorde! vous oubliez donc que je suis votre centre. — Ta, ra ta ta! nous nous émancipons! nous nous décentralisons! — Ah! c'est comme ça... dit Paris s'animant, parce que les Provinces ont trente-quatre fois plus d'habitants que moi, qu'elles m'enrichissent, qu'elles me nourrissent, qu'elles sont la France, enfin, elles veulent me faire la loi? à moi qui ai des boulevards et des bornes-fontaines... mais ça n'a pas de nom!... c'est de la révolte! et Paris va vous faire rentrer dans le devoir. — Provinces! on vous opprime! s'écrie la Gasconne, on vous menace, on vous ruine; serrez vos rangs et marchons sur Paris. — Oui! oui! s'écrient-elles. Puis se pressant l'une contre l'autre et avan-

çant sur Paris qui recule épouvanté, elles chantent :

Air : *Gai, gai, mariez-vous.*

Pour le bien du pays,
Allons, Provinces de France,
Non, plus de dépendance
Et crions : A bas Paris!

— Eh bien! dit-il, oui, la guerre! plus rien de commun entre Paris et les Provinces... Pour commencer les hostilités, je refuse de recevoir vos produits dans mon palais de l'industrie. — Tant mieux! répond la Gasconne, chaque province aura son exposition particulière, et à moi seule je me charge d'offrir les produits les plus mirobolants :

Air : *Des comédiens.*

Au beaux produits de la grande industrie
Je fournirai, je crois, ma large part,
Et l'on verra chez moi que le génie,
Marchant toujours, n'est jamais en retard.
J'ai découvert une encre qui s'efface
Quand elle sèche... Ell's'ra d'un grand secours
A bien des gens qui redoutent la trace
D'leurs vieux serments et de leurs vieux discours.
Pour éviter que le bourgeois se mouille,
Je lui fais don d'un fusil très-coquet,
Qui de lui-même et tout seul fait patrouille,
Et s'change en cann' quand le service est fait.
J'ai fait construire un 'sangu' mécanique
Qui va se rendre, en rampant, à Paris;
Ell' pompera, par un effet magique,
Tout l'mauvais sang qu'on fait faire au pays.»

Les Provinces reprennent toutes :

Aux beaux produits, etc.

(On entend une cloche.) « Tenez, dit Paris, voilà des exposants, nous allons les consulter. Miséricorde! quelle est cette grande dame? Eh mais! je ne me trompe pas! Salut à madame Gigogne!... — A la citoyenne Gigogne, s'il vous plaît! reprend-elle; autrefois je produisais des pantins...

Refrain de la Boulangère.

Pour le bien du gouvernement
A présent,
Je produis des grands hommes,

et je viens devant vous exposer mes produits. — Je les reçois, dit Paris, car...

Dans le temps où nous sommes
Vraiment,
Nous manquons de grands hommes,

Où sont-ils? — Dans mes flancs. »
Des enfants s'échappent en tumulte de
dessous la jupe de madame Gigogne. Ils
ont des moustaches, des barbes, des cha-
peaux pointus et des gilets dits à la Ro-
bespierre. Ils chient en chœur :

AIR : *Vaudeville de la Garde nationale.*

Mirmidons, race féconde;
Mirmidons,
C'est nous qui commandons;
Le hasard livre le monde
Aux mirmidons. »

Ils poursuivent Paris, qui recule devant eux
avec effroi, puis s'arrêtant tout à coup il se
dit : « Mais je suis bien godiche de me
laisser intimider par un tas de mioches...
moi, Paris!... » Il s'empare d'une poignée
de verges, les enfants de la citoyenne Gi-
gogne ôtent vivement barbes, moustaches,
et demandent grâce à genoux. Paris en
saisit un, le met sous son bras, lui donne
le fouet, et les autres s'enfuient en criant :
« Sauve qui peut! »

Un homme arrive poussant devant lui
un énorme télescope sur pied à roulettes,
et s'annonce ainsi : « Je me nomme Fir-
mament, visible tous les soirs, à l'œil nu...
juste en face messieurs Susse et compa-
gnie... le cinquième pavé à gauche... —
Je suis un de vos abonnés, lui dit Paris,
je ne puis m'empêcher de regarder la
lune... quand je la vois dans son plein,
mon admiration va toujours en croissant.
Ah ça! vous venez exposer votre télescope...
mais, mon cher, c'est une vieille invention.
— Erreur! citoyen Paris... au moyen de
nouveaux verres, on peut voir la France à
vol d'oiseau. — Mon œil éprouve le plus
grand besoin... — Permettez d'abord que
je vous explique ce que c'est que mon nou-
veau télescope : il rapproche les événe-

ments; il est même rétrospectif. Voulez-
vous voir la France comme elle était il y
a un an? — Non, non! s'écrie Paris avec
effroi. — Voulez-vous voir le présent? —
C'est un peu mieux; mais j'espère plus de
l'avenir. — (Firmament allonge le télé-
scope.) Vous allez voir la France com-
me elle sera dans un an. — (Paris regardant.)
Ah! s'écrie-t-il avec joie, tout a marché de
mieux en mieux. — (Firmament allongeant
encore la lunette.) La France dans deux ans.
(Paris continuant de regarder.)

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

— Ciel! quel tableau! Suis-je en délire?...
Ah! quel bonheur. — Que voyez-vous?...
Parlez! — Je n'ose pas le dire...
Les bons Français s'embrassent tous.
— Mais pourquoi donc? — On illumine
Dans les caban's, les maisons, les palais!
— Mais dites-nous... — Que votre esprit devine...
Je ne veux pas qu'on me fasse un procès.

Mon-ieur! je reçois votre télescope à
œil et à bras ouverts. »

Les Provinces entourent Firmament...
elles le prient de choisir l'une d'elles pour
le lieu de son exposition... mais il leur
répond : « Il n'y a qu'un Paris, et j'y
conrs. »

Arrive M. Traquenard, suivi d'un do-
mestique qui porte ses inventions. « Voici
un nouveau jeu, dit-il. — Mais c'est l'an-
tique *jeu de l'oie!* s'écrie la Gasconne. —
Oui, reprend Paris. Cependant les dessins
sont changés : au 19 on tombait dans le
puits, maintenant on tombe dans le *socia-*
lisme... c'est toujours le *jeu de l'oie*. » (La
Garonne prenant au valet un énorme ci-
gare.) « Tiens! on dirait la cheminée d'un
bateau à vapeur. — C'est le cig-re phalans-
térien. — Remarquez la quantité de pailles
attachées à ce Havane de Strasbourg. Quand
l'ancienne société sera détruite, on s'as-
seoirait en rond, et on fumera en commun...
Je suis encore inventeur de plusieurs méca-
nismes pour débarrasser la société des ani-
maux rouges qui l'attaquent. — Diable!
interrompt Paris, vous devez avoir de la

besogue! — Oui, ça donne... le beau sol de notre patrie fourmille aujourd'hui d'insectes et de bêtes très-désagréables... nous en serions empestés si l'Italie et l'Allemagne ne nous avaient pas rendu le service d'en prendre une partie... aussi j'attaque les charançons, les chenilles, les guêpes et les frélons, les frélons surtout... voilà ma bête noire! — Bravo! s'écrie Paris, courez vous faire inscrire sur le catalogue des produits de l'industrie. Vous avez le choix entre toutes les Provinces. — Dérision! répond Traquenard, il n'y a que Paris et j'y cours! — Vous le voyez, mesdames, dit Paris aux Provinces, il faut à l'industrie un centre, un foyer commun. — Alons, reprend la Gasconne, nous voulons bien vous nourrir, mais voici nos conditions. Dorénavant vous serez moins tapageur et moins gamin? — Convenu! — Vous ne renverserez plus rien sans nous consulter? — Si jamais il me prend l'idée de faire des bêtises... je promets que nous les ferons ensemble. — C'est le moyen de n'en plus faire. » On se met à table. Paris porte un toast aux Provinces, et les Provinces portent un toast à Paris.

Le fond d'un fleuve. — Rochers à droite et à gauche. — Stalactites. — Roseaux. — Décoration excentrique.

La Seine paraît, ayant à sa droite la Marne, et l'Oise à sa gauche. Toutes trois ont des robes rose pâle, garnies de roseaux; une couronne et une espèce de bandoulière, aussi en roseaux. « Bonjour, mes sœurs, leur dit la Seine, vous venez comme d'habitude m'apporter le tribut de vos ondes... merci! Ah ça, je ne vois pas la Bièvre? j'attendais aussi aujourd'hui la rivière d'Hières... — Madame la Seine pourrait se passer d'elles, remarque l'Oise. — Les petits ruisseaux font les grandes rivières, répond modestement la Seine. — Madame est assez riche, ajoute la Marne. — Eh! bon Dieu! qui nous arrive là? » s'écrie la Seine regardant en l'air.

(Une cloche à plonger descend et se pose.) Paris ouvrant une lucarne pratiquée dans la cloche, et y passant sa tête: « Le fond de la rivière, s'il vous plaît? — C'est ici, monsieur, » reprend la Seine. (Il referme la lucarne, ouvre une porte pratiquée dans la cloche et en sort.) « J'entre en Seine, dit-il. (Puis s'adressant à la cloche, qui remonte et disparaît.) Je vous ai prise à l'heure, n'oubliez pas de venir me chercher. — Mais c'est monsieur Paris! s'écrie la Seine; par quel prodige pouvez-vous, comme nous, rester sous l'eau? — Par une invention nouvelle. — Que venez-vous faire chez moi? — Je suis en pleine exposition quinquennale; or donc, je viens voir dans votre humide empire s'il n'y a pas quelques excentricités à rapporter sur la terre. — Mais c'est qu'on nous en a beaucoup pris depuis un an.

Air : Quand nous y vivions ensemble.

On vient r'pêcher à la ronde
Tout ce qui tomba dans l'eau,
Et le vieux, dans votre monde,
Passe encor pour du nouveau.

Ces inventeurs pleins d'génie
Qui n'inventent jamais rien,
Pour l'honneur de la patrie,
Ont r'pêché l' bonnet phrygien

Un beau jour, à la sourdine,
Croyant vous donner du neuf,
Ils ont r'pêché la doctrine
De ce bon monsieur Babœuf.

Tout en prônant leur faconde,
Ces messieurs n'ont jamais pu
Repêcher de la Gironde
Le talent et la vertu.

Ce parti que rien n'apaise
Voulait, par le mal conduit,
Repêcher quatre-vingt-treize...
En mil huit cent quarante-huit!

— Je serai peut-être plus heureux, et si vous voulez m'aider... — En fait de choses tombées dans l'eau, nous avons encore de quoi vous satisfaire. Oise! puisez dans la cavité de ce rocher.» (Elle en rapporte une liasse de papiers.) La Seine lisant: « Décret

qui supprime la noblesse. » — Renforcez-moi ça ! dit Paris.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Pourquoi déshériter l'enfant
Du titre qu'honorait son père ?
D'un grand nom porté noblement
La France doit se montrer fière ;
Remportez vite ce décret,
Tout au fond de l'eau qu'on le laisse ;
Car on dirait s'il remontait :
De la République on a fait...
Un gouvernement sans noblesse.

La Seine lisant : « Décret qui supprime l'inamovibilité de la magistrature. » Renforcez-moi ça !

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Laissez sa vieille indépendance
A la toge du magistrat ;
Que jamais aucune puissance
Ne l'arrache à son noble état ;
De l'honneur indignes transfuges,
Et de tout respect dégagés,
Vous vouliez remplacer nos juges,
Par les gens qu'ils avaient jugés.

Paris tire lui-même du trou une planchette sur laquelle est placée une maisonnette entourée d'arbres. » Qu'est-ce que ce joujou ? — Lisez l'étiquette, répond la Seine, — « Modèle de phalanstère... » Ah ! j'y suis...

AIR : *J'ai du bon tabac.*

Mon beau discoureur, pour mettre en pratique
Votr' systém' qui doit donner l'âge d'or,
Prenez pour modèle au sein d'Amérique

Un' famille antique,
Celle du castor.

Il agit phalanstèrement ;
Mais pour construire son logement,
Et pour y fonder une République
Il n' demande rien au gouvernement.

Que vois-je ? s'écrie-t-il (regardant au fond du trou), des barricades ! un drapeau rouge !

AIR : *Aux braves hussards du cinquième.*

C'est le signal de la révolte impie,
Des mauvais temps il est le précurseur ;
C'est l'étendard de la triste anarchie ;

Déshérité de gloire et de splendeur,
Dans tous ses plis il cache la terreur.

Armant un frère contre un frère,
Sa couleur vient tout soulever.

Ah ! qu'il demeure au fond de la rivière,
Il a besoin de se laver,
Oui, grand besoin de se laver.

— Au secours ! » crie-t-on dans la coulisse. Un Gardon entre d'un pas précipité... (La figure de l'homme est découverte, et se trouve placée sous la mâchoire du poisson.) « Ah ! vous voilà, madame, dit-il à la Seine. Tout à l'heure j'étais sous une souche de l'île Saint-Louis... (j'habite le Marais) je lisais le bulletin de la Bourse, la hausse des fonds publics m'épanouissait... Un grand tumulte frappe mes ouïes ; je mets en tremblant le nez à la fenêtre... et je vois passer le ban et l'arrière-ban des poissons étrangers à la Seine... — Comme fleuve, mettez-moi au courant... — Ils criaient tous : Vive la démocratie... soc... et pac...(1) ! Je nage dans une très-grande perplexité... — Eh bien ? demande la Seine. — Ce sont les délégués des poissons de mer et des ruisseaux qui viennent fraterniser et proclamer la république écarlate. — Où allaient-ils ? — Au club central... J'ai donné un coup de queue jusque-là. — Qui s'était mis à la tête de ce mouvement insurrectionnel ? — Les Rougets et les Poissons rouges... Je les ai quittés, car, Dieu merci ! je ne nage pas dans les mêmes eaux qu'eux... Je suis Gardon, je suis conservateur... Les voici ! — Venez, mon cher Paris, nous concerter dans ma grotte, » dit la Seine, sortant suivie de l'Oise et de la Marne.

Gardon se tient à l'écart. Rouget paraît ; de tous côtés entrent des Poissons rouges, une Raie, un Brochet, une Écrevisse, etc. « Il est temps de jouir sans rien faire, dit Rouget ; demain nous irons au Conservatoire des Arts et Métiers, c'est-à-dire émeutiers ; en attendant, je me nomme dicta-

(1) Diminutif des mots : démocratique, sociale et pacifique.

teur... à mort!... » Il choisit ses ministres. Brochet sera aux finances comme ayant la plus grande capacité... d'estomac; le Marsouin prendra l'intérieur; l'Escargot, les affaires étrangères; la Tortue, le ministère du progrès. Pour directeur de la musique, on prendra le Thon. Il ne faut plus qu'un inspecteur des arbres de la liberté. « Je m'avance, » dit l'Écrevisse en reculant. Rouget s'assied sur un rocher, ses ministres l'entourent. Brochet lit la nouvelle Constitution. Article 1^{er}. Les Dauphins sont mis hors la loi. Article 2. La magistrature est supprimée, les délits seront jugés par une douzaine d'Huitres, la Raie sera présidente. — On dira : la Raie me condamne, interrompt Gardon. — Article 3. L'impôt du sel est supprimé. — Ah! voilà une bêtise! interrompt-il encore; on vous salera bien davantage. — Article 4. Le suffrage étant universel, c'est la majorité qui fera la loi... néanmoins, il sera permis à la minorité de ne pas s'y soumettre; et comme ministre des finances, je détruis le grand livre. — Mais j'en ai, moi, du cinq pour cent, s'écrie Gardon. Ah! c'est comme ça! Eh bien... je vais chercher mes auxiliaires, les poissons guerriers : l'Espadon et l'Épée. — Ils sont à nous, s'écrie Rouget, nous leur avons fait manger du Veau marin à la poissonnerie pacifique. — Ils ont crié : Vive la communauté! » ajoute Brochet. Gardon répond :

AIR : *Mon colonel, tu dois être content.*

— Mais nos soldats ont une autre manière
D'interpréter ce mot trop répété,
Et de la vôtre on sait qu'elle diffère,
Car le devoir que l'honneur a dicté
Par eux jamais ne sera déserté...
Franche union, intacte renommée,
Gloire, travail et sage liberté;
Oui, j'en réponds, voilà ce que l'armée
Voudra toujours mettre en communauté.»

Puis il s'empresse d'aller chercher ses auxiliaires. « Diable! dit Rouget, s'il a raison nous ne serons pas en force pour tenter le grand coup... beaucoup de pois-

sons ne font pas encore avec nous cause commune, dépêchons-nous de les pêcher. (Ils vont prendre des lignes.) — Mais nous n'avons pas d'amorces, reprend Brochet. — J'en ai d'excellentes, dit Rouget. (Tirant des papiers de sa poche, et les lisant.) *Droit au travail — abolition des impôts — gouvernement à bon marché.* Amorcez avec ça! » Ils tirent leurs lignes, et ramènent un Ouvrier, un Bourgeois et Paris. Les Poissons éclatent de rire... En voulant pêcher des goujons, ils ont pêché des hommes! « Citoyens Poissons, s'écrie Paris, déshameçonnez-nous, je vous prie! Dire que moi, civilisé, éclairé... au gaz... j'ai mordu au *gouvernement à bon marché*... ça me coûtera cher! — Et moi, dit le Bourgeois, j'ai mordu à l'*abolition des impôts*. — Et moi, dit l'Ouvrier, au *droit au travail*! — Nous laisser prendre à de tels appâts! Mais, s'écrie Paris, nous avons donc perdu la raison? — Qui m'appelle? dit une belle et jeune femme, vêtue d'une tunique de gaze blanche, d'un manteau de cachemire rouge, orné d'un galon d'or, et coiffée d'une riche résille. — Ah! mon Dieu! s'écrie Paris, seriez-vous?... »

AIR : *Vos maris en Palestine.*

— Longtemps j'habitai la France,
Où j'étais en grand honneur;
Mais dans des jours de démence,
Je vis tomber ma faveur,
Je partis avec douleur!
A peine là-haut, sur terre,
On se rappelle mon nom,
— De grâce, dites votre nom!
— Je suis presque une étrangère...
On me nomme la Raison.

J'aurais pu être heureuse dans mon exil,
mais un secret instinct m'a fait revenir
vers la France... il me disait qu'un jour
elle reviendrait à moi.

AIR : *Valse de Giselle.*

Cherchant le mieux, l'homme trouva le pire;
J'attends ici l'instant où la raison
Triomphera, quand l'excès du délire
Amènera pour tous la guérison.
J'ai chaque jour compté bien des folies,

Et sous les traits d'avidés mécontents,
J'ai vu tomber de vieilles tyrannies,
Pour faire place à de nouveaux tyrans.
Pour s'appuyer sur un fort patronage
L'ambitieux dit : Peuple, lève-toi !
Quand il est maître, il change de langage,
Et dit alors : Peuple, courbe sous moi !
Des novateurs, dans leur monomanie,
Veulent parquer les hommes en troupeaux,
Et transformer la France en bergerie...
A condition qu'ils tondront les agneaux.
Confondant tout, l'aumône et le salaire,
Du paresseux d'autres se font l'appui;
Ils ont créé le droit de ne rien faire...
Afin d' pouvoir en profiter aussi.
Chefs et soldats vont sur un' ligne égale ;
Grâce au progrès, cavalier, fantassin,
N' rêv' plus qu'un' guerr', la guerre électorale,
Et qu'un assaut... mais l'assaut du scrutin.
Avec l'erreur faisons enfin divorce,
Entre tes mains, France, est ta guérison,
La raison vient pour te prêter sa force...
Mais prête aussi ta force à la raison.
Oui, je l'entends, la France s'est émue ;
Pour s'affranchir d'un avenir cruel,
Elle fera tair' les voix de la rue,
Pour écouter les saintes voix du ciel.
Elle flétrit le fiel et la rancune,

Des émeutiers, violents législateurs ;
La France, enfin, appelle à sa tribune
Des orateurs... non des conspirateurs.

Paris ne sachant plus que faire des Poissons rouges, a l'idée de les envoyer à l'Exposition comme un produit de l'industrie politique de 1848.

Le théâtre représente l'entrée du palais de l'exposition.

Tous les acteurs chantent :

AIR : *Vive l'Italie!*

Vive, vive l'industrie !
Les gloires de la patrie,
Que l'étranger nous envie,
Vont s'offrir à nos regards...
Bijoux, tissus, mécanique,
Viennent prouver sans réplique
Que, malgré la République,
Paris est le roi des arts !

Ainsi finit, mesdemoiselles, cette spirituelle folie, où l'on va rire de choses dont la France a eu tant à pleurer.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Économie Domestique.

SAMBAYON. — ENTREMETS.

S'il vous reste une demi-bouteille de xérès ou de madère, cela n'est plus présentable. Voici l'usage que vous pouvez en faire :

Cassez douze œufs frais, mettez les douze jaunes dans un saladier, ajoutez-y douze cuillers à bouche de sucre en poudre ; prenez une fourchette, battez le tout ensemble jusqu'à ce que les jaunes d'œufs et le sucre ne forment plus qu'une crème.

Pendant ce temps, vous avez versé la demi-bouteille de xérès ou de madère dans

un vase de faïence bien émaillé ou de cuivre bien étamé, que vous avez mis sur un fourneau. Quand le vin est prêt à bouillir, versez-le doucement sur cette crème formée de jaune d'œufs et de sucre, et la délayez dans le vin, en tournant le tout avec une cuiller.

Vous avez douze petits pots à crème, vous les emplissez de sambayon et le servez chaud ou froid.

Cet entremets est d'origine piémontaise.

SALON DE 1849.

TROISIÈME ARTICLE.

M. Alexandre Roche nous montre un jeune soldat s'arrêtant devant une pauvre famille pour lui faire l'aumône. Nous vous réservons le plaisir de louer vous-même ce touchant tableau, la gravure que vous offrez votre journal vous donnant une idée du *Denier du Soldat*.

Depuis bien longtemps le mérite des marines de M. Théodore Gudin est justement apprécié. Cet habile artiste a exposé deux toiles cette année; l'une, qu'il intitule *Naufrage d'un des vaisseaux de l'Armada espagnole sur la côte d'Écosse*, retrace un effet de nuit sombre et sinistre, saisissant de vérité. *La Partie de chasse écossaise* est bien différente. Une vive lumière l'éclaire de toutes parts, et un arc-en-ciel y déploie la magnificence de ses reflets. L'exécution facile de ces deux tableaux fait voir tout ce que le talent de M. Gudin a de souplesse et de ressources.

Nous n'avions point encore vu inscrit dans le livret le nom de M. Berthelemy. C'est sans doute un débutant, et cependant son *Évasion de Jean Bart* ferait croire le contraire, tant il s'y trouve de qualités éminentes.

Jean Bart et le chevalier de Forbin étaient prisonniers à Plymouth. Un habitant d'Ostende leur fournit les moyens de s'évader en leur procurant un bateau et ce qui était nécessaire pour la traversée. Ils profitèrent d'une nuit obscure, et s'étant embarqués avec deux mousses et un chirurgien français, ils traversèrent la Manche à la rame. Le chevalier de Forbin, qui n'était pas guéri de ses blessures, gouvernait. Jean Bart et les deux matelots ramaient continuellement; ils abordèrent à six lieues de Saint-Malo, ayant fait soixante lieues en deux jours et demi.

M. Berthelemy a rendu cette scène avec un sentiment très-profond. La barque perdue au milieu de l'immensité de la mer est d'un effet simple et dramatique qui intéresse vivement.

Les bons peintres de marine sont rares; en revanche les paysagistes sont en grand nombre. Indépendamment de MM. Jules Coignet, Troyon, Hostein, Flers, Corot, Rousseau, qui brillent au premier rang, il en est beaucoup d'autres fort distingués. M. Buttura entre autres a exposé trois *Vues* prises dans le beau pays du Var. Elles se font remarquer par une scrupuleuse vérité et une excessive finesse d'exécution. M. Leconte a un *Héron* qui soutient dignement la réputation de son jeune auteur, dont le talent réunit la sévérité à l'élégance. M. Wyld a fait preuve d'une grande fécondité; il a exposé huit ou dix toiles, parmi lesquelles nous signalerons particulièrement la *Vue des bords du Rhin*, la *Lagune de Venise* et la *Rue Bab-a-Zoun*, à Alger.

Les portraits sont plus nombreux encore que les paysages; mais il y en a si peu qui méritent de fixer l'attention, que nous en aurons bien vite épuisé la nomenclature.

Comme étant tout à fait hors ligne, citons d'abord le portrait de *M^{lle} Masson*, par M. Bénédic Masson; celui de *M. Hittorf*, architecte, peint avec tant de verve par M. Roller; celui de *M. Louis Monrose*, par M. Pichon, et deux portraits, l'un d'homme, l'autre de femme, peints dans un bon sentiment par M. Auguste Moynier.

Parmi les miniaturistes, *M^{me} de Mirbel* conserve toujours sa supériorité... Hélas! au moment où nous écrivions cet article madame de Mirbel venait de mourir sous le fléau qui, depuis près de six mois, a frappé sur Paris...

Nous ne voulons pas terminer notre revue du Salon sans parler d'une très-bonne copie sur porcelaine du *Raphaël au Vatican* de M. Horace Vernet, par M^{me} Adèle Marielle, et d'une *Sainte Famille*, également

sur porcelaine, par M^{lle} Pauline Mareschal. Ces deux œuvres sont faites consciencieusement, et méritent beaucoup d'éloges.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

CORRESPONDANCE.

Je suis bien reconnaissante de la bonne confiance que tu as en moi, ma chère, et je ferai mes efforts pour m'en rendre toujours digne, non-seulement en t'accordant ce que tu me demandes, mais encore en te le refusant quelquefois ; car je ne veux plus qu'il y ait, ni dans les modes, ni dans les usages, aucune différence entre les jeunes personnes de Paris et celles des provinces. Ainsi, par exemple, tu me demandes de t'abonner à un journal qui donne une prime à ses souscripteurs ; mais si ce journal offre une prime, c'est par compensation, parce qu'il est trop cher, ou plutôt c'est qu'il n'a de chance de succès qu'en excitant la cupidité par l'appât d'un journal qui ne coûterait rien. Ces primes sont d'ailleurs ce qu'on nomme des *ours* en style de commerce, c'est-à-dire des gravures, des livres qui ne peuvent se vendre parce qu'ils n'ont aucune valeur. Paris voit de près ces ruses, la province seule s'y laisse attraper, et puis alors cela la rend méfiante pour les publications honnêtes... ce qui est un malheur que je veux te faire éviter, en te refusant ta demande.

Je vais t'expliquer la planche IX.

Le n° 1 est un encadrement de mouchoir qui se brode sur l'ourlet. Ce dessin s'exécute au plumetis, et se découpe entre les deux lignes, là où sont les petits points ; l'autre ligne n'a pas de petits points, mais elle se découpe de même. Le côté le plus long de ce dessin, celui qui va en di-

minuant, forme la moitié juste du mouchoir.

Le n° 2 est un dessin qui se sème dans le fond d'un gilet d'homme. Ce dessin se calque, et chaque rang se place alternativement dans un sens et dans l'autre. Il se brode au passé, sur casimir et sur velours, en soie demi-torse de la couleur du gilet, ou en coton blanc sur piqué blanc et sur piqué jaune.

Le n° 3 est un dessin qui forme le quart d'un encadrement de mouchoir ; il se brode au passé et au point d'armes ; la coquille du gland se couvre de nœuds.

Le n° 4 est un chiffre enlacé par un nœud ; le tout se brode au passé ou au plumetis. Je te ferai remarquer que tu peux ôter ces initiales pour y substituer les tiennes, et que tu peux choisir un autre genre de lettres. Si tu brodes ce nœud au coin de ce mouchoir, je te conseillerai, quand tu auras, par un point de cordonnet, suivi le tracé des lettres, de les couvrir d'un point de sable, et de faire le ruban au passé.

Le n° 5 est un col qui se brode à l'anglaise, sur jaconas, c'est-à-dire en point de cordonnet, et se découpe au milieu ; ou en points de feston, et formant des œillets.

Le n° 6 est un joli dessin de broderie anglaise qui se festonne du bas, se brode en points de cordonnet et se découpe où tu vois des petits ronds. Le milieu de cette palme et son extrémité supérieure se font

en œillets. Ce dessin se brode sur une bande de percale et sert ensuite pour garnir : bas de jupon, taie d'oreiller, peignoir et camisole de nuit.

Le n° 7 est un écusson qui se brode au passé et au point d'arme. Si tu veux le broder au plumetis, tu laisseras vide et entouré d'un cordonnet, le côté de la feuille qui n'est pas pointillé ; le côté pointillé tu le broderas comme à l'ordinaire.

Cet écusson peut convenir au mouchoir planche V, n° 7.

Le n° 8 contient quatre dessins à exécuter en broderie anglaise, sur des carrés de percale pour les intercaler à tes carrés de filet brodé en reprises, et former un manteau de lit, une couverture de table, de coussin, ou de pelote. Ces carrés se brodent en points de cordonnet et se découpent ; ils s'ourlent des quatre côtés, ou se festonnent. Maintenant que tu sais ce que l'on peut faire sur ces carrés de percale, je m'en rapporte à ton imagination pour inventer d'autres dessins.

Le n° 9 est un perroquet dont la poitrine et le dessus de la tête sont rouges, mêlés d'or et de noir ; le dos, le dessus des ailes et la queue sont verts, mêlés de jaune, de bleu, de brun ; le dessous des ailes est noir-brun, mêlé de jaune ; ce perroquet, dont les ailes se soulèvent joyeusement, va piquer son bec couleur de corne sur une prune de *Monsieur*.

Le n° 10, ce sont les couleurs employées pour ce dessin ; tu les trouveras toutes choisies chez mademoiselle Chanson, rue de Choiseul, n° 3.

Ce dessin peut servir pour le milieu d'un tapis de table — d'une descente de lit — d'un devant de cheminée — d'un coussin de causeuse ; — tu m'as demandé un dessin pour le milieu d'un écran... le voilà ! A présent les écrans sur pied ne sont point arrêtés sur des bandes de bois : ils tombent comme l'oriflamme, comme une bannière de la vierge. Le fond de ce dessin doit être blanc ; que cette couleur ne t'ef-

fraie pas, c'est la plus solide, car ce fond, de blanc qu'il est, avec le temps deviendra gris-pâle, au lieu que toute autre couleur, se passe ; d'ailleurs, toute autre couleur est impossible, excepté le gris. Si cependant tu voulais ne pas faire le fond entièrement blanc, ce serait de tracer un rond de 40 centimètres, dont ce perroquet serait le milieu ; tu ferais ce rond en blanc, et le reste du tapis de table — de la descente de lit — du devant de cheminée — du coussin — ou de l'écran, tu le ferais de la couleur de l'appartement auquel tu le destines. Je te donnerai mon goût, si tu veux bien me le permettre. Dans le cas où l'appartement serait bleu-pâle — jaune — vert — ou bleu-Joinville, tu ferais le fond rouge-groseille ou noir ; s'il était rouge-groseille, tu le ferais noir ou rouge-groseille.

Le n° 11 est la moitié du dos d'un pardessus.

Le n° 12 est l'un des deux devants ; le côté gauche.

Le n° 13 est la moitié de la garniture de 1 mètre 50 centimètres de large ; cette garniture se taille en droit-fil. Dans un morceau haut de 26 centimètres et long de 1 mètre 50 centimètres, on pourrait, comme tu vois, entretenir les deux moitiés : pour cela, il faudrait que l'étoffe n'eût pas d'envers. Voici comment ces patrons se réunissent.

Si tu tailles ce pardessus en gros de Naples, tu as une couture au milieu du dos ; — tu entoures d'un mince passe-poil le patron n° 11, puis celui n° 12 ; — tu rapproches les deux A et tu couds ensemble le dos et le côté du devant jusqu'aux deux B, alors tu abandonnes l'espace qui, au dos, a les chiffres 47-48-47, jusqu'au chiffre 28 ; — au devant, tu laisses libre depuis le B jusqu'au C, — tu rapproches les deux C, et tu couds ensemble le dos et le côté du devant, jusqu'aux deux D, alors tu t'arrêtes. De cette façon, dans l'espace laissé au côté du devant entre le C et le D, tu pourras passer ton bras qui se trouvera

recouvert par l'espace laissé au dos, entre le B et le C; cet espace forme un jockey, une petite manche dont la pointe retombe sur le coude et recouvre le bras.

La garniture se borde d'un passe-poil cousu du côté du biais, elle se fronce et se coud du côté du droit-fil au devant, à partir des deux E, et la moitié de cette garniture doit arriver au milieu du dos, où sont réunis les deux F.

Ce pardessus se ferme par un nœud formé de deux rubans de gros-de-Naples, cousus de chaque côté de la poitrine, où se trouve la lettre E.

Ce pardessus se fait en gros-de-Naples. Pour cet automne et cet hiver il sera ouaté et doublé; il se fera aussi en casimir ou en mérinos ouaté et doublé; on le garnira de passementerie tout autour et sur le bas de la garniture.

Le n° 14 est la moitié du dos d'une pèlerine; ce dos se taille d'un seul morceau.

Le n° 15 est l'un des deux devants.

Cette pèlerine se taille en tulle noir ou blanc, elle se garnit de trois rangs de dentelle, légèrement froncée, le dernier rang est cousu au bas de la pèlerine; autour du cou, on coud une ruche de petite dentelle. Le devant se ferme par des rosettes de ruban que, sur la pèlerine noire, on peut mettre noires ou de couleur.

Et maintenant que ma tâche est finie, je te quitte, car j'attends Florence... On sonne!... la voilà!

« Comment cela va-t-il? me dit-elle en me serrant la main que je lui tendais en allant au devant d'elle. — Bien!... merci, et toi?... Je suis heureuse de te voir; d'autant plus heureuse que je t'attendais. — Oui, reprit-elle en me remettant son ombrelle et ôtant son chapeau qu'elle posa sur mon lit, je pense comme toi, un bonheur que l'on n'a pas attendu est un fruit tombé avant d'être mûr. — Tu as eu le talent de conciser ma pensée... mais, dis-moi, que ferons-nous? — Rien, nous causerons. — Tu appelles cela rien?... causer

avec toi! je dis que c'est beaucoup. — Tu es une flatteuse... Voyons! montre-moi tes toilettes. » J'ouvris un cabinet, puis une armoire. A deux des clous d'un portemanteau étaient accrochées les manches d'une robe de dessous, en jaconas lustré, à laquelle étaient attachés : une jupe de dessus en mousseline, ornée de quatre plis espacés entre eux de dix centimètres, et de cette même hauteur — deux corsages de même mousseline : l'un montant et à manches longues, l'autre décolleté et à manches courtes; — à ces corsages étaient attachées : une Berthe de mousseline couverte de petites dentelles et une pèlerine de tulle blanc garnie de trois hautes dentelles. — Dans un carton posé sur une planche au-dessus de ces robes : une ceinture en large velours noir longue d'un mètre, terminée d'un côté par une simple boucle en or. — Deux bracelets en velours noir, plus étroit, longs chacun de 25 centimètres, et terminés, d'un côté, par une petite boucle en or. — La ceinture devait pendre devant sur la jupe, et les bracelets pendre au bas du poignet. — Une coiffure en velours noir. — A côté une paire de gants blancs, courts. — Un éventail. — Enveloppée dans du papier, une paire de souliers de satin noir — et, enveloppée de même, une paire de bottines pareilles. « Voilà, ma chère amie, dis-je à Florence, mes deux toilettes pour soirées et bals d'automne, je te demande le secret. — C'est sacré! me répondit-elle, il n'est pas agréable de trouver sa *Sosie*, il y a des jeunes filles qui ne savent qu'imiter gauchement... et cela te nuirait... — Tu me comprends toujours. » Sur deux autres clous étaient accrochés : une jupe de taffetas gris — deux corsages : l'un montant et à manches pagodes, l'autre décolleté et à manches courtes, garnies de trois rangs de dentelle. — Dans un carton posé sur la planche : un fichu de dessous ayant pour col une dentelle blanche cousue à plat, à un petit collet brisé. — Une paire de manches pagodes, en tulle

blanc, garnies d'une même dentelle que le col, cousue à plat et dépassant la manche de taffetas gris, sous laquelle elle était cousue. — Une cordelière de soie grise, — une pèlerine de tulle noir, garnie de trois rangs de dentelle pareille. — Des mitaines de tulle de soie noire, d'autres blanches — des bottines de satin de laine gris. « Pour diners priés, voilà mes toilettes, auxquelles j'ajouterai la coif fure en velours noir. » Sur les deux autres clous, une redingote de mérinos bête et son pardessus pareil garni d'un galon de soie de même couleur. — Sur la planche, et sur son chamignon, une capote de taffetas bleu-Joinville. « Voilà pour mes promenades et mes courses chez les marchands... Plus loin est un costume de deuil complet... On peut être engagée à prier pour le repos de l'âme d'une simple connaissance, d'une amie... — C'est vrai ! Je refuserais un bal, mais je ne refuserais jamais une messe des morts ; j'aime à m'attrister. — Je suis de même, et me sens plus contente de moi quand j'ai réfléchi, quand j'ai prié. — Sais-tu que, pour deux jeunes filles, nous avons une bien grave conversation ? — Hélas ! ma chère, c'est qu'il n'y a pas si loin d'un bal à un enterrement ! — Ah ça ! mais, est-ce que nous allons continuer sur ce ton ? » dit Florence m'entraînant par le bras ; puis fermant la porte du cabinet, nous revînmes nous asseoir dans ma chambre. « Tu vois, lui dis-je, qu'il n'y a plus que plaisir à s'habiller... tout est toujours prêt... — J'imiterai l'ordre et l'intelligence que tu mets dans tes toilettes, cela me rendra moins paresseuse à aller dans le monde, et pour te remercier, je vais te dicter les précautions que je te conseille de prendre, par économie :

Lorsque tu ouvres ton ombrelle, ton parapluie, penche le haut vers la terre, en tenant le manche dans ta main gauche et poussant de ta main droite le cercle de fer qui doit s'arrêter au-dessus du ressort.

Lorsque tu vas mettre un bas, tu le re-

tourne, tu repousses la semelle en dedans, puis tu y entres ton pied, et pour relever ton bas, tu le prends avec tes deux mains, les pouces en dedans de ce bas, en ayant soin de pencher tes ongles en arrière, afin qu'ils ne coupent pas de maille.

Lorsque tu mets des souliers, prends toujours un chausse-pied, par égard pour tes doigts que cela déforme et pour tes ongles que cela casse.

Lorsque tu achètes un chapeau, achète une seconde paire de brides. Dès que ton chapeau sera un peu fané, des brides neuves lui redonneront un air de fraîcheur.

Lorsque tu choisis une robe, il y a un grand avantage, si l'étoffe est unie, à ce qu'elle n'ait pas d'envers — si elle a des dessins, à ce qu'ils n'aient pas un sens. Ces robes sont plus faciles à tailler, et exigent moins d'étoffe.

— Je profiterai de ton expérience, ma chère. Il paraît que nous faisons un cours d'enseignement mutuel... A propos de cours et d'enseignement, je te conduirai chez M^{lles} Clair. Ces dames ont adapté la méthode polonaise non seulement à l'histoire, mais encore à l'histoire sainte, à la géographie, à la langue française et aux langues étrangères ; tu verras comme les jeunes filles apprennent vite, comme les lieux, les faits, les dates se casent dans leur tête, grâce à cette méthode qui force à retenir doublement : par la mémoire des yeux et celle de l'intelligence. — Je serai toute à toi. Mais à propos d'intelligence, la mienne est en défaut, explique-moi donc ton dernier rébus. Ces jeunes filles, ce vieil invalide, ces plates-bandes de formes différentes, ces pensées de grandeurs différentes... — Cela veut dire :

Les grandes pensées viennent du cœur.

Florence me quitta, et je te quitte à mon tour.

Adieu ! Je te serre la main.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LAYETTE.

1 manteau — 1 robe de baptême — 1 lange en laine — 1 en percale — 1 en coton — 1 pantalon de maillot — 1 fichu du premier âge — 1 plastron — 2 différentes

chemises. — 1 fichu noué dernière — 3 brassières de différentes formes — 1 paire de chaussons — 8 différents bonnets — 3 différents serre-tête; en tout, 26 pièces. Ces 26 patrons coûtent 12 fr. à l'*Industrie parisienne*, rue de Hanovre, n° 21.

ÉPHÉMÉRIDES.

12 SEPTEMBRE 1683. — LEVÉE DU SIÈGE DE VIENNE.

Depuis vingt ans les Turcs affaiblissaient l'empire d'Allemagne par leurs attaques réitérées; à de honteuses paix avaient succédé de nouvelles guerres plus désastreuses encore; enfin, en 1683, Mahomet IV prépare un armement formidable; le grand-visir Kara-Mustapha traversa la Hongrie avec une armée de plus de trois cent mille hommes; un noble Hongrois, Emmerick Tékéli, sujet rebelle, se joint à lui, et sans aucune résistance ils mettent le siège devant Vienne. Le duc Charles de Lorraine combattait seul au nom de l'Empire et de la chrétienté, et ses forces peu considérables diminuaient chaque jour. Le 7 juillet, l'empereur Léopold I^{er} et sa famille quittèrent en fugitifs la ville impériale; le 16, la tranchée fut ouverte; la ville était dans la consternation; l'empereur pressait en vain les secours de ses alliés, et le mois de septembre était arrivé sans amener un changement favorable dans la position des assiégés. Mais l'aide de Dieu était proche: le jour de la Nativité, 8 septembre, on vit paraître sur les hauteurs voisines les étendards de Jean Sobieski, roi de Pologne. Il amenait quinze mille hommes de ses troupes, et l'électeur de Saxe, le duc de Lorraine, l'électeur de Bavière étaient sous ses ordres; seize princes de maisons souveraines servaient en volontaires dans cette armée dont le chiffre total ne s'élevait qu'à soixante mille hommes. Le 12 sep-

tembre, Sobieski assista à la messe, et après avoir reçu la communion, et avoir spécialement invoqué le suffrage de la Vierge, mère de Dieu, il alla prendre le commandement de ses troupes. Le combat s'engagea; il n'en fut jamais de plus décisif et de moins meurtrier. Les Turcs furent chassés de leurs postes et saisis de frayeur; comme autrefois les soldats de Sennachérib, ils abandonnèrent leur camp, leurs bagages, et jusqu'au grand étendard de Mahomet. Le lendemain, 13, Jean Sobieski entonna lui-même le *Te Deum* dans la cathédrale de Vienne délivrée, et cette cérémonie fut suivie d'un sermon dont le prédicateur prit pour texte: *Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean.*

Le roi de Pologne envoya l'étendard de Mahomet au pape; les Allemands et les Polonais s'enrichirent du butin délaissé par Kara-Mustapha, et Sobieski lui-même, écrivant à la reine sa femme, qui était Française et fille du marquis d'Arquien, lui mandait: « Vous ne direz pas de moi » ce que disent les femmes tartares quand » elles voient rentrer leurs maris les mains » vides: Vous n'êtes pas un homme, puis- » que vous revenez sans butin. »

Une petite-fille du roi Jean épousa le dernier des Stuarts, et porta dans cette famille exilée le lit précieux, les pierreries et les étoffes d'Orient enlevés au grand-visir.

MOSAÏQUE.

Aigues-Mortes est surtout célèbre parce que saint Louis s'y embarqua en 1248 et en 1270 pour aller à la Croisade. La première fois sur la nef *la Monnaie*, la seconde, sur la nef *le Paradis*. On a remarqué que ces noms furent pour ainsi dire prophétiques, car la croisade de 1248 se termina par un traité onéreux où saint Louis se racheta de la captivité en rendant Damiette au Soudan, et délivra ses compagnons d'esclavage par le don *d'une grande somme d'argent*. La nef *le Paradis* le prit le 3 juillet 1270 sur la côte de France, et le transporta à Tunis, où saintement il mourut le 25 août suivant, sur les ruines de Carthage. Par le fait, le navire *le Paradis* l'avait conduit au *paradis*, dirent alors les gens superstitieux.

Le feu du malheur qui brûle la paille,
purifie l'or.

SAINTÉ THÉRÈSE.

Gardez-vous tout à la fois de la dureté

envers le pauvre, et de l'envie envers le riche.

BOSSUET.

Lorsque vous considérerez chaque jour comme une vie passagère, et séparée du jour qui peut suivre, les plus austères vertus vous deviendront faciles, et l'existence même alors vous paraîtra bien fugitive.

M^{me} DE SOUZA.

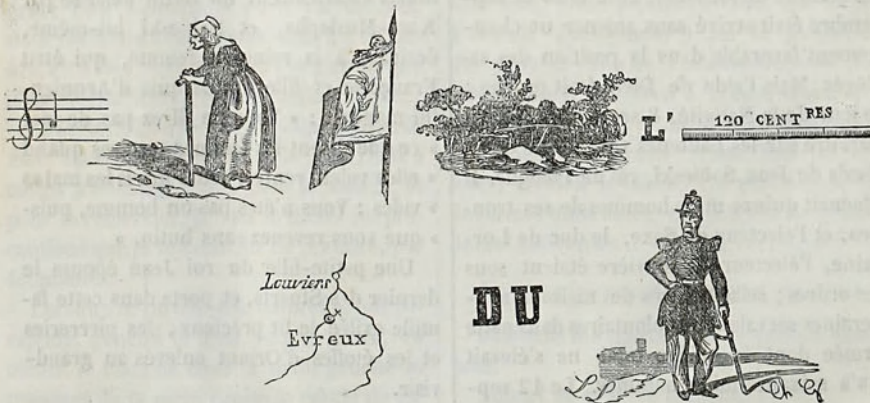
Il ne faut aller dans le monde que pour s'occuper des autres : quand on veut s'occuper de soi, on s'enferme seul dans son cabinet.

M^{me} NECKER.

L'histoire est la voix de Dieu parlant par les actions de l'homme.

ERNEST LEGOUVÉ.

RÉBUS.



MANFRIDE DE SORRÈZE.



Peigné par Philypoteaux.

Gravé par Nargot.

Il prit le rosaire et en baisa les grains jaunis.

Journal des Demoiselles.

17^e année.

Ayuntamiento de Madrid